

Joachim Du Bellay

Les Regrets



mozambook

Retrouvez les grands textes de la littérature en
téléchargement gratuit sur le site de
mozambook



www.mozambook.net

© 2001, mozambook

LES REGRETS

Ad lectorem

Quem, Lector, tibi nunc damus libellum,
Hic fellisque simul, simulque mellis,
Permixtumque salis refert saporem.
Si gratum quid erit tuo palato,
Huc conviva veni : tibi hæc parata est
Cœna. sin minus, hinc facesse, quæso :
Ad hanc te volui haud vocare cœnam.

A Monsieur D'Avanson
Conseiller du Roy en son privé conseil

Si je n'ay plus la faveur de la Muse,
Et si mes vers se trouvent imparfaits,
Le lieu, le temps, l'aage où je les ay faits,
Et mes ennuis leur serviront d'excuse.

J'estois à Rome au milieu de la guerre,
Sortant desja de l'aage plus dispos,
A mes travaulx cherchant quelque repos,
Non pour louange ou pour faveur acquerre.

Ainsi voit-on celuy qui sur la plaine
Picque le bœuf, ou travaille au rampart,
Se resjouir, et d'un vers fait sans art
S'esvertuer au travail de sa peine.

Celuy aussi qui dessus la galere
Fait escumer les flots à l'environ,
Ses tristes chants accorde à l'aviron,
Pour esprouver la rame plus legere.

On dit qu'Achille en remaschant son ire
De tels plaisirs souloit s'entretenir,
Pour addoucir le triste souvenir
De sa maistresse, aux fredons de sa lyre.

Ainsi flattoit le regret de la sienne
Perdue hélas pour la seconde fois,
Cil qui jadis aux rochers et aux bois
Faisoit ouir sa harpe Thracienne.

La Muse ainsi me fait sur ce rivage,
Où je languis banny de ma maison,
Passer l'ennuy de la triste saison,
Seule compagne à mon si long voyage.

La Muse seule au milieu des alarmes
Est asseuree, et ne pallist de peur,
La Muse seule au milieu du labeur
Flatte la peine, et desseiche les larmes.

D'elle je tiens le repos et la vie,
D'elle j'apprens à n'estre ambitieux,
D'elle je tiens les saints presens des Dieux,
Et le mespris de fortune, et d'envie.

Aussi sçait-elle, aiant dès mon enfance
Tousjours guidé le cours de mon plaisir,
Que le devoir, non l'avare desir,
Si longuement me tient loing de la France.

Je voudrois bien – car pour suivre la Muse
J'ay sur mon doz chargé la pauvreté –
Ne m'estre au trac des neuf sœurs arrêté,
Pour aller veoir la source de Meduse.

Mais que feray-je à fin d'eschapper d'elles ?
Leur chant flatteur a trompé mes esprits,
Et les appaz aux quels elles m'ont pris,
D'un doux lien ont englué mes ælles.

Non autrement que d'une douce force
D'Ulysse estoient les compagnons liez,
Et sans penser aux travaux oubliez
Aymoient le fruit qui leur servoit d'amorce.

Celuy qui a de l'amoureux breuvage
Gousté mal sain le poison doux-amer,
Cognoit son mal, et contraint de l'aymer
Suit le lien qui le tient en servage.

Pour ce me plaist la douce poësie,
Et le doux traict par qui je fus blessé :
Dès le berceau la Muse m'a laissé
Cest aiguillon dedans la fantaisie.

Je suis content qu'on appelle folie
De noz esprits la sainte deité,
Mais ce n'est pas sans quelque utilité,
Que telle erreur si doucement nous lie.

Elle esblouit les yeulx de la pensee
Pour quelque fois ne veoir nostre malheur,
Et d'un doux charme enchante la douleur
Dont nuict et jour nostre ame est offensee.

Ainsi encor' la vineuse prestresse,
Qui de ses criz Ide va remplissant,
Ne sent le coup du thyrses la blessant,
Et je ne sens le malheur qui me presse.

Quelqu'un dira, de quoy servent ces plainctes ?
Comme de l'arbre on voit naistre le fruit,
Ainsi les fruits que la douleur produit,
Sont les soupirs et les larmes non feinctes.

De quelque mal un chacun se lamente,
Mais les moiens de plaindre sont divers :
J'ay, quant à moy, choisi celuy des vers
Pour desaignir l'ennuy qui me tormente.

Et c'est pourquoy d'une douce satyre
Entremeslant les espines aux fleurs,
Pour ne fascher le monde de mes pleurs,
J'appreste icy le plus souvent à rire.

Or si mes vers meritent qu'on les loüe,
Ou qu'on les blasme, à vous seul entre tous
Je m'en rapporte icy, car c'est à vous,
A vous Seigneur, à qui seul je les voüe :

Comme celuy qui avec la sagesse
Avez conjoint le droit et l'æquité,
Et qui portez de toute antiquité
Joint à vertu le tiltre de noblesse.

Ne desdaignant comme estoit la coustume,
Le long habit, lequel vous honnorez,
Comme celuy qui sage n'ignorez
De combien sert le conseil et la plume.

Ce fut pourquoy ce sage et vaillant Prince,
Vous honorant du nom d'Ambassadeur,
Sur vostre doz deschargea sa grandeur,
Pour la porter en estrange province.

Recompensant d'un estat honorable
Vostre service, et tesmoignant assez
Par le loyer de voz travaulx passez
Combien luy est tel service agreable.

Qu'autant vous soit agreable mon livre
Que de bon cueur je le vous offre icy :
Du mesdisant j'auray peu de soucy,
Et seray seur à tout jamais de vivre.

A son livre

Mon livre – et je ne suis sur ton aise envieux –
Tu t'en iras sans moy voir la court de mon Prince.
He chetif que je suis, combien en gré je prinsse,
Qu'un heur pareil au tien fust permis à mes yeulx !

Là si quelqu'un vers toy se monstre gracieux,
Souhaitte luy qu'il vive heureux en sa province :
Mais si quelque malin obliquement te pince,
Souhaitte luy tes pleurs, et mon mal ennuieux.

Souhaitte luy encor' qu'il face un long voyage,
Et bien qu'il ait de veüe elogné son mesnage,
Que son cueur, où qu'il voise, y soit tousjours present :

Souhaitte qu'il vieillisse en longue servitude,
Qu'il n'esprove à la fin que toute ingratitude,
Et qu'on mange son bien pendant qu'il est absent.

I

Je ne veulx point fouiller au sein de la nature,
Je ne veulx point chercher l'esprit de l'univers,
Je ne veulx point sonder les abysmes couvers,
Ny desseigner du ciel la belle architecture.

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,
Et si hauls arguments ne recherche à mes vers :
Mais suivant de ce lieu les accidents divers,
Soit de bien, soit de mal, j'escris à l'adventure.

Je me plains à mes vers, si j'ay quelque regret,
Je me ris avec eulx, je leur dy mon secret,
Comme estans de mon cœur les plus seurs secretaires.

Aussi ne veulx-je tant les pigner et friser,
Et de plus braves noms ne les veulx desguiser,
Que de papiers journalx, ou bien de commentaires

II

Un plus sçavant que moy – Paschal – ira songer
Aveques l’Ascrean dessus la double cyme :
Et pour estre de ceulx dont on fait plus d’estime,
Dedans l’onde au cheval tout nud s’ira plonger.

Quant à moy, je ne veulx pour un vers allonger,
M’accoursir le cerveau : ny pour polir ma ryme,
Me consumer l’esprit d’une songneuse lime,
Frapper dessus ma table, ou mes ongles ronger.

Aussi veulx-je – Paschal – que ce que je compose
Soit une prose en ryme, ou une ryme en prose,
Et ne veulx pour cela le laurier meriter.

Et peult estre que tel se pense bien habile,
Qui trouvant de mes vers la ryme si facile,
En vain travaillera, me voulant imiter.

III

N'estant, comme je suis, encor' exercité
Par tant et tant de maux au jeu de la Fortune,
Je suivois d'Apollon la trace non commune,
D'une sainte fureur saintement agité.

Ores ne sentant plus ceste divinité,
Mais picqué du soucy qui fascheux m'importune,
Une adresse j'ay pris beaucoup plus opportune
A qui se sent forcé de la nécessité.

Et c'est pourquoy – Seigneur – ayant perdu la trace
Que suit vostre Ronsard par les champs de la Grace,
Je m'adresse où je voy le chemin plus battu :

Ne me bastant le cœur, la force, ny l'haleine
De suivre, comme luy, par sueur et par peine
Ce penible sentier qui meine à la vertu.

IV

Je ne veulx fueilleter les exemplaires Grecs,
Je ne veulx retracer les beaux traicts d'un Horace,
Et moins veulx-je imiter d'un Petrarque la grace,
Ou la voix d'un Ronsard, pour chanter mes regrets.

Ceulx qui sont de Phœbus vrais pœtes sacrez,
Animeront leurs vers d'une plus grand' audace :
Moy, qui suis agité d'une fureur plus basse,
Je n'entre si avant en si profonds secretz.

Je me contenteray de simplement escrire
Ce que la passion seulement me fait dire,
Sans rechercher ailleurs plus graves arguments.

Aussi n'ay-je entrepris d'imiter en ce livre
Ceulx qui par leurs escripts se vantent de revivre,
Et se tirer tous vifz dehors des monuments.



Ceulx qui sont amoureux, leurs amours chanteront,
Ceulx qui ayment l'honneur, chanteront de la gloire,
Ceulx qui sont pres du Roy, publieront sa victoire,
Ceulx qui sont courtisans, leurs faveurs vanteront :

Ceulx qui ayment les arts, les sciences diront,
Ceulx qui sont vertueux, pour tels se feront croire,
Ceulx qui ayment le vin, deviseront de boire,
Ceulx qui sont de loisir, de fables escriront :

Ceulx qui sont mesdisans, se plairont à mesdire,
Ceulx qui sont moins fascheux, diront des mots pour rire,
Ceulx qui sont plus vaillans, vanteront leur valeur :

Ceulx qui se plaisent trop, chanteront leur louange,
Ceulx qui veulent flater, feront d'un diable un ange :
Moy, qui suis malheureux, je plaindray mon malheur.

VI

Las, où est maintenant ce mespris de Fortune ?
Où est ce cœur vainqueur de toute adversité,
Cest honneste desir de l'immortalité,
Et ceste honneste flamme au peuple non commune ?

Où sont ces doux plaisirs, qu'au soir sous la nuict brune
Les Muses me donnoient ; alors qu'en liberté
Dessus le verd tapy d'un rivage escarté
Je les menois danser aux rayons de la Lune ?

Maintenant la Fortune est maistresse de moy,
Et mon cœur qui souloit estre maistre de soy,
Est serf de mille maulx et regrets qui m'ennuyent.

De la posterité je n'ay plus de soucy,
Ceste divine ardeur, je ne l'ay plus aussi,
Et les Muses de moy, comme estranges, s'enfuyent.

VII

Ce pendant que la court mes ouvrages lisoit,
Et que la sœur du Roy, l'unique Marguerite,
Me faisant plus d'honneur que n'estoit mon merite,
De son bel œil divin mes vers favorisoit,

Une fureur d'esprit au ciel me conduisoit
D'une ælle qui la mort et les siecles evite,
Et le docte troppeau qui sur Parnasse habite,
De son feu plus divin mon ardeur attisoit.

Ores je suis muet, comme on voit la Prophete
Ne sentant plus le Dieu, qui la tenoit sugette,
Perdre soudainement la fureur et la voix.

Et qui ne prend plaisir qu'un Prince luy commande ?
L'honneur nourrit les arts, et la Muse demande
Le theatre du peuple, et la faveur des Roys.

VIII

Ne t'esbahis Ronsard, la moitié de mon ame,
Si de ton Dubellay France ne lit plus rien,
Et si aveques l'air du ciel Italien
Il n'a humé l'ardeur qui l'Italie enflamme.

Le saint rayon qui part des beaux yeux de ta dame,
Et la sainte faveur de ton Prince et du mien,
Cela – Ronsard – cela, cela merite bien
De t'eschauffer le cœur d'une si vive flamme.

Mais moy, qui suis absent des raiz de mon Soleil,
Comment puis-je sentir eschauffement pareil
A celuy qui est pres de sa flamme divine ?

Les costaux soleillez de pampre sont couvers,
Mais des Hyperborez les eternalz hyvers
Ne portent que le froid, la neige, et la bruine.

IX

France mere des arts, des armes, et des loix,
Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :
Ores, comme un aigneau qui sa nourrice appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué quelquefois,
Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?
France, France respons à ma triste querelle :
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

Las, tes autres aigneaux n'ont faite de pasture,
Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troupeau.

X

Ce n'est le fleuve. Thusque au superbe rivage,
Ce n'est l'air des Latins ny le mont Palatin,
Qui ores – mon Ronsard – me fait parler Latin,
Changeant à l'estranger mon naturel langage :

C'est l'ennuy de me voir trois ans et d'avantage,
Ainsi qu'un Prométhé, cloué sur l'Aventin,
Où l'espoir miserable et mon cruel destin,
Non le joug amoureux, me detient en servage.

Et quoy – Ronsard – et quoy, si au bord estrange
Ovide osa sa langue en barbare changer
Afin d'estre entendu, qui me pourra reprendre

D'un change plus heureux ? nul, puis que le François,
Quoy qu'au Grec et Romain égalé tu te sois,
Au rivage Latin ne se peult faire entendre.

XI

Bien qu'aux arts d'Apollon le vulgaire n'aspire,
Bien que de tels thresors l'avarice n'ait soing,
Bien que de tels harnois le soldat n'ait besoing,
Bien que l'ambition tels honneurs ne desire :

Bien que ce soit aux grands un argument de rire,
Bien que les plus rusez s'en tiennent le plus loing,
Et bien que Dubellay soit suffisant tesmoing,
Combien est peu prisé le mestier de la lyre :

Bien qu'un art sans profit ne plaise au courtisan,
Bien qu'on ne paye en vers l'œuvre d'un artisan,
Bien que la Muse soit de pauvreté suivie,

Si ne veulx-je pourtant delaisser de chanter,
Puis que le seul chant peult mes ennuys enchanter,
Et qu'aux Muses je doy bien six ans de ma vie.

XII

Veux le soing mesnager, dont travaillé je suis,
Veux l'importun soucy, qui sans fin me tormente,
Et veux tant de regrets, desquels je me lamente,
Tu t'esbahis souvent comment chanter je puis.

Je ne chante – Magny – je pleure mes ennuis :
Ou, pour le dire mieulx, en pleurant je les chante,
Si bien qu'en les chantant, souvent je les enchante :
Voilà pourquoy – Magny – je chante jours et nuicts.

Ainsi chante l'ouvrier en faisant son ouvrage,
Ainsi le laboureur faisant son labourage,
Ainsi le pelerin regrettant sa maison,

Ainsi l'avanturier en songeant à sa dame,
Ainsi le marinier en tirant à la rame,
Ainsi le prisonnier maudissant sa prison.

XIII

Maintenant je pardonne à la douce fureur,
Qui m'a fait consumer le meilleur de mon aage,
Sans tirer autre fruit de mon ingrat ouvrage,
Que le vain pasetemps d'une si longue erreur.

Maintenant je pardonne à ce plaisant labeur,
Puis que seul il endort le soucy qui m'oultrage,
Et puis que seul il fait qu'au milieu de l'orage,
Ainsi qu'auparavant je ne tremble de peur.

Si les vers ont esté l'abus de ma jeunesse,
Les vers seront aussi l'appuy de ma vieillesse,
S'ils furent ma folie, ils seront ma raison,

S'ils furent ma blesseure, ils seront mon Achille,
S'ils furent mon venim, le scorpion utile,
Qui sera de mon mal la seule guerison.

XIV

Si l'importunité d'un créateur me fâche,
Les vers m'ostent l'ennuy du fâcheux créateur :
Et si je suis fâché d'un fâcheux serviteur,
Dessus les vers – Boucher – soudain je me défâche.

Si quelqu'un dessus moy sa cholere délasche,
Sur les vers je vomis le venim de mon cœur :
Et si mon foible esprit est recreu du labeur,
Les vers font que plus frais je retourne à ma tasche.

Les vers chassent de moy la molle oisiveté,
Les vers me font aymer la douce liberté,
Les vers chantent pour moy ce que dire je n'ose.

Si donq j'en recueillis tant de profits divers,
Demandes-tu – Boucher – dequoy servent les vers,
Et quel bien je reçois de ceulx que je compose ?

XV

Panjas, veuls-tu sçavoir quels sont mes pasetemps ?
Je songe au lendemain, j'ay soing de la despense
Qui se fait chacun jour, et si fault que je pense
A rendre sans argent cent crediteurs contents :

Je vays, je viens, je cours, je ne perds point le temps,
Je courtise un banquier, je prens argent d'avance,
Quand j'ay despesché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je pretends.

Qui me presente un compte, une lettre, un memoire,
Qui me dit que demain est jour de consistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers :

Qui se plainct, qui se deult, qui murmure, qui crie,
Aveques tout cela, dy – Panjas – je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers ?

XVI

Cependant que Magny suit son grand Avanson,
Panjas son Cardinal, et moy le mien encore,
Et que l'espoir flateur, qui noz beaux ans devore,
Appaste noz desirs d'un friand hamesson,

Tu courtises les Roys, et d'un plus heureux son
Chantant l'heur de Henry, qui son siecle decore,
Tu t'honores toymesme, et celuy qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson.

Las, et nous ce pendant nous consumons nostre aage
Sur le bord incogneu d'un estrange rivage,
Où le malheur nous fait ces tristes vers chanter :

Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrengéz flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle,
Bien loing sur un estang trois cygnes lamenter.

XVII

Après avoir long temps erré sur le rivage,
Où lon voit lamenter tant de chetifs de court,
Tu as atteint le bord, où tout le monde court,
Fuyant de pauvreté le penible servage.

Nous autres ce pendant, le long de ceste plage
En vain tendons les mains vers le Nautonnier sourd,
Qui nous chasse bien loing : car, pour le faire court,
Nous n'avons un quattrin pour payer le naulage.

Ainsi donc tu jouis du repos bienheureux,
Et comme font là bas ces doctes amoureux,
Bien avant dans un bois te perds avec ta dame :

Tu bois le long oubly de tes travaux passez,
Sans plus penser en ceulx que tu as delaissez,
Criant dessus le port, ou tirant à la rame.

XVIII

Si tu ne sçais – Morel – ce que je fais icy,
Je ne fais pas l'amour, ny autre tel ouvrage :
Je courtise mon maistre, et si fais d'avantage,
Ayant de sa maison le principal soucy.

Mon Dieu – ce diras tu – quel miracle est-ce cy,
Que de veoir, Dubellay se mesler du mesnage,
Et composer des vers en un autre langage !
Les loups, et les aigneaux s'accordent tout ainsi.

Voilà que c'est – Morel – la douce poësie
M'accompagne par tout, sans qu'autre fantaisie
En si plaisant labeur me puisse rendre oisif.

Mais tu me repondras : donne, si tu es sage,
De bonne heure congé au cheval qui est d'aage,
De peur qu'il ne s'empire, et devienne poussif.

XIX

Ce pendant que tu dis ta Cassandre divine,
Les louanges du Roy, et l'heritier d'Hector,
Et ce Montmorancy, nostre François Nestor,
Et que de sa faveur Henry t'estime digne :

Je me pourmene seul sur la rive Latine,
La France regretant, et regretant encor
Mes antiques amis, mon plus riche tresor,
Et le plaisant sejour de ma terre Angevine.

Je regrete les bois, et les champs blondissans,
Les vignes, les jardins, et les prez verdissans,
Que mon fleuve traverse : icy pour recompense

Ne voiant que l'orgueil de ces monceaux pierreux,
Où me tient attaché un espoir malheureux,
Ce que possede moins celuy qui plus y pense.

XX

Heureux, de qui la mort de sa gloire est suivie,
Et plus heureux celui, dont l'immortalité
Ne prend commencement de la posterité,
Mais devant que la mort ait son ame ravie.

Tu jouis – mon Ronsard – mesmes durant ta vie,
De l'immortel honneur que tu as mérité :
Et devant que mourir – rare félicité –
Ton heureuse vertu triomphe de l'envie.

Courage donc – Ronsard – la victoire est à toy,
Puis que de ton costé est la faveur du Roy :
Ja du laurier vainqueur tes temples se couronnent,

Et ja la tourbe espesse à l'entour de ton flanc
Resemble ces esprits, qui là bas environnent
Le grand prestre de Thrace au long sourpely blanc.

XXI

Conte, qui ne fis onc compte de la grandeur,
Ton Dubellay n'est plus, ce n'est plus qu'une souche
Qui dessus un ruisseau d'un doz courbé se couche,
Et n'a plus rien de vif, qu'un petit de verdure.

Si j'escry quelquefois, je n'escry point d'ardeur,
J'escry naïvement tout ce qu'au cœur me touche,
Soit de bien, soit de mal, comme il vient à la bouche,
En un stile aussi lent, que lente est ma froideur.

Vous autres ce pendant peintres de la nature,
Dont l'art n'est pas enclos dans une protraiture,
Contrefaites des vieux les ouvrages plus beaux.

Quant à moy je n'aspire à si haulte louange,
Et ne sont mes protraits aupres de voz tableaux,
Non plus qu'est un Janet aupres d'un Michelange.

XXII

Ores, plus que jamais, me plaist d'aymer la Muse,
Soit qu'en François j'escrive, ou langage Romain,
Puis que le jugement d'un Prince tant humain,
De si grande faveur envers les lettres use.

Donq le sacré mestier où ton esprit s'amuse,
Ne sera desormais un exercice vain,
Et le tardif labeur que nous promet ta main,
Desormais pour Francus n'aura plus nulle excuse.

Ce pendant – mon Ronsard – pour tromper mes ennuyes,
Et non pour m'enrichir, je suivray, si je puis,
Les plus humbles chansons de ta Muse lassee.

Aussi chacun n'a pas merité que d'un Roy
La liberalité luy face, comme à toy,
Ou son archet doré, ou sa lyre crossee.

XXIII

Ne lira-lon jamais, que ce Dieu rigoureux ?
Jamais ne lira-lon que ceste Idaliene ?
Ne vaira-lon jamais Mars sans la Cyprienne ?
Jamais ne vaira-lon, que Ronsard amoureux ?

Retistra-lon tousjours, d'un tour laborieux
Ceste toile, argument d'une si longue peine ?
Revoira-lon tousjours Oreste sur la scene,
Sera tousjours Roland par amour furieux ?

Ton Francus, ce pendant a beau haulser les voiles,
Dresser le gouvernail, espier les estoiles,
Pour aller où il deust estre ancré desormais :

Il a le vent à gré, il est en equippage,
Il est encor pourtant sur le Troien rivage,
Aussi croy-je – Ronsard – qu'il n'en partit jamais.

XXIV

Qu'heureux tu es – Baif – heureux et plus qu'heureux,
De ne suivre abusé ceste aveugle Deesse,
Qui d'un tour inconstant et nous haulse et nous baisse,
Mais cest aveugle enfant qui nous fait amoureux !

Tu n'esprouves – Baif – d'un maistre rigoureux,
Le severe sourcy : mais la douce rudesse
D'une belle, courtoise, et gentile maistresse,
Qui fait languir ton cœur doucement langoureux.

Moy chetif ce pendant loing des yeux de mon Prince,
Je vieillis malheureux en estrange province,
Fuyant la pauvreté : mais las ne fuyant pas

Les regrets, les ennuys, le travail, et la peine,
Le tardif repentir d'une esperance vaine,
Et l'importun souci, qui me suit pas à pas.

XXV

Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure, et le point,
Et malheureuse soit la flateuse esperance,
Quand pour venir icy j'abandonnay la France :
La France, et mon Anjou dont le desir me poingt.

Vrayment d'un bon oiseau guidé je ne fus point,
Et mon cœur me donnoit assez signifiante
Que le ciel estoit plein de mauvaise influence,
Et que Mars estoit lors à Saturne conjoint.

Cent fois le bon advis lors m'en voulut distraire,
Mais tousjours le destin me tiroit au contraire :
Et si mon desir n'eust aveuglé ma raison,

N'estoit ce pas assez pour rompre mon voyage,
Quand sur le seuil de l'huis, d'un sinistre presage,
Je me blessay le pied sortant de ma maison ?

XXVI

Si celuy qui s'appreste à faire un long voyage,
Doit croire cestuy là qui a ja voyagé,
Et qui des flots marins longuement oultragé,
Tout moite et degoutant s'est sauvé du naufrage,

Tu me croiras – Ronsard – bien que tu sois plus sage,
Et quelque peu encor – ce croy-je – plus aagé,
Puis que j'ay devant toy en ceste mer nagé,
Et que desja ma nef descouvre le rivage.

Donques je t'advertis, que ceste mer Romaine,
De dangereux escueils et de bancs toute pleine,
Cache mille perils, et qu'icy bien souvent

Trompé du chant pippeur des monstres de Sicile
Pour Carybde eviter tu tomberas en Scylle,
Si tu ne sçais nager d'une voile à tout vent.

XXVII

Ce n'est l'ambition, ny le soing d'acquérir,
Qui m'a fait delaisser ma rive paternelle,
Pour voir ces monts couvers d'une neige eternelle,
Et par mille dangers ma fortune querir.

Le vray honneur qui n'est coustumier de perir,
Et la vraye vertu qui seule est immortelle,
Ont comblé mes desirs d'une abondance telle,
Qu'un plus grand bien aux dieux je ne veulx requerir.

L'honneste servitude, où mon devoir me lie,
M'a fait passer les monts de France en Italie,
Et demourer trois ans sur ce bord estranger,

Où je vy languissant. Ce seul devoir encore
Me peult faire changer France à l'Inde et au More,
Et le ciel à l'enfer me peult faire changer.

XXVIII

Quand je te dis adieu, pour m'en venir icy,
Tu me dis – mon Lahaye – il m'en souvient encore,
Souviens-toy Bellay de ce que tu es ore,
Et comme tu t'en vas, retourne t'en ainsi.

Et tel comme je vins, je m'en retourne aussi :
Hors mis un repentir qui le cœur me devore,
Qui me ride le front, qui mon chef decolore,
Et qui me fait plus bas enfoncer le sourcy.

Ce triste repentir, qui me ronge, et me lime,
Ne vient – car j'en suis net – pour sentir quelque crime,
Mais pour m'estre trois ans à ce bord arrêté :

Et pour m'estre abusé d'une ingrante esperance,
Qui pour venir icy trouver la pauvreté,
M'a fait – sot que je suis – abandonner la France.

XXIX

Je hay plus que la mort un jeune casanier,
Qui ne sort jamais hors, sinon au jour de feste,
Et craignant plus le jour qu'une sauvage beste,
Se fait en sa maison luy mesmes prisonnier.

Mais je ne puis aymer un vieillard voyager,
Qui court deça dela, et jamais ne s'arreste,
Ains des pieds moins leger, que leger de la teste
Ne sejourne jamais non plus qu'un messenger.

L'un sans se travailler en seureté demeure,
L'autre qui n'a repos jusques à tant qu'il meure,
Traverse nuict et jour mille lieux dangereux.

L'un passe riche et sot heureusement sa vie,
L'autre plus souffreteux qu'un pauvre qui mendie,
S'acquiert en voyageant un sçavoir malheureux.

XXX

Quiconques – mon Bailleul – fait longuement sejour,
Soubs un ciel incogneu, et quiconques endure
D’aller de port en port cherchant son adventure,
Et peult vivre estranger dessoubs un autre jour :

Qui peult mettre en oubly de ses parents l’amour,
L’amour de sa maistresse, et l’amour que nature
Nous fait porter au lieu de nostre nourriture,
Et voyage tousjours sans penser au retour :

Il est fils d’un rocher, ou d’une ourse cruelle,
Et digne qui jadis ait succé la mamelle
D’une tygre inhumaine. Encor ne voit-on point

Que les fiers animaux en leurs forts ne retournent,
Et ceulx qui parmy nous domestiques sejourment,
Tousjours de la maison le doux desir les poingt.

XXXI

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy la qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminee, et en quelle saison,
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le sejour qu'on basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :

Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

XXXII

Je me feray sçavant en la philosophie,
En la mathematique, et medicine aussi,
Je me feray legiste, et d'un plus hault souci
Apprendray les secrets de la theologie :

Du lut et du pinceau j'ebateray ma vie,
De l'escrime et du bal. Je discourois ainsi,
Et me vantois en moy d'apprendre tout cecy,
Quand je changeay la France au sejour d'Italie.

O beaux discours humains ! je suis venu si loing,
Pour m'enrichir d'ennuy, de vieillesse, et de soing,
Et perdre en voyageant le meilleur de mon aage.

Ainsi le marinier souvent pour tout tresor
Rapporte des harencs en lieu de lingots d'or,
Aiant fait, comme moy, un malheureux voyage.

XXXIII

Que feray-je, Morel ? dy moy, si tu l'entends,
Fera-je encor icy plus longue demeurance,
Ou si j'iray reveoir les campagnes de France,
Quand les neiges fondront au soleil du printemps ?

Si je demeure icy, hélas je perds mon temps
A me repaistre en vain d'une longue esperance,
Et si je veulx ailleurs fonder mon assurance,
Je fraude mon labeur du loyer que j'attens.

Mais fault-il vivre ainsi d'une esperance vaine ?
Mais fault-il perdre ainsi bien trois ans de ma peine ?
Je ne bougeray donc. Non, non, je m'en iray.

Je demourray pourtant, si tu le me conseilles.
Hélas – mon cher Morel – dy moy que je feray,
Car je tiens, comme on dit, le loup par les oreilles.

XXXIV

Comme le marinier que le cruel orage
A long temps agité dessus la haulte mer ;
Aiant finablement à force de ramer
Garanty son vaisseau du danger du naufrage,

Regarde sur le port sans plus craindre la rage
Des vagues ny des vents, les ondes escumer :
Et quelqu'autre bien loing au danger d'abysmer
En vain tendre les mains vers le front du rivage :

Ainsi – mon cher Morel – sur le port arrêté
Tu regardes la mer, et vois en seureté
De mille tourbillons son onde renversee :

Tu la vois jusqu'au ciel s'eslever bien souvent,
Et vois ton Dubellay à la mercy du vent
Assis au gouvernail dans une nef percee.

XXXV

La nef qui longuement a voyagé – Dillier –
Dedans le seing du port à la fin on la serre,
Et le bœuf, qui long temps a renversé la terre,
Le bouvier à la fin luy oste le collier :

Le vieil cheval se voit à la fin deslier,
Pour ne perdre l'haleine, ou quelque honte acquerre,
Et pour se reposer du travail de la guerre,
Se retire à la fin le vieillard chevalier :

Mais moy, qui jusqu'icy n'ay prouvé que la peine,
La peine et le malheur d'une esperance vaine,
La douleur, le souci, les regrets, les ennuis,

Je vieillis peu à peu sur l'onde Ausonienne,
Et si n'espere point, quelque bien qui m'advienne,
De sortir jamais hors des travaux où je suis.

XXXVI

Depuis que j'ay laissé mon naturel sejour,
Pour venir où le Tybre aux flots tortuz ondoye,
Le ciel a veu trois fois par son oblique voye
Recommencer son cours la grand'lampe du jour.

Mais j'ay si grand desir de me voir de retour,
Que ces trois ans me sont plus qu'un siege de Troye,
Tant me tarde – Morel – que Paris je revoye,
Et tant le ciel pour moy fait lentement son tour :

Il fait son tour si lent, et me semble si morne,
Si morne, et si pesant que le froid Capricorne
Ne m'accoursit les jours, ny le Cancre les nuicts.

Voilà – mon cher Morel – combien le temps me dure
Loing de France et de toy, et comment la nature
Fait toute chose longue aveques mes ennuis.

XXXVII

C'estoit ores c'estoit qu'à moy je devois vivre,
Sans vouloir estre plus, que cela que je suis,
Et qu'heureux je devois de ce peu que je puis,
Vivre content du bien de la plume, et du livre.

Mais il n'a pleu aux Dieux me permettre de suivre
Ma jeune liberté, ny faire que depuis
Je vesquise aussi franc de travaux et d'ennuis,
Comme d'ambition j'estois franc et delivre.

Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille saison
Je sceusse quel bien c'est de vivre en sa maison,
De vivre entre les siens sans crainte et sans envie :

Il leur a pleu – hélas – qu'à ce bord estrange
Je veisse ma franchise en prison se changer,
Et la fleur de mes ans en l'hyver de ma vie.

XXXVIII

O qu'heureux est celuy qui peult passer son aage
Entre pareils à soy ! et qui sans fiction,
Sans crainte, sans envie, et sans ambition
Regne paisiblement en son pauvre mesnage.

Le miserable soing d'acquerir d'avantage
Ne tyrannise point sa libre affection,
Et son plus grand desir, desir sans passion,
Ne s'estend plus avant que son propre heritage.

Il ne s'empesche point des affaires d'autruy,
Son principal espoir ne depend que de luy,
Il est sa court, son roy, sa faveur, et son maistre.

Il ne mange son bien en païs estranger,
Il ne met pour autruy sa personne en danger,
Et plus riche qu'il est ne voudroit jamais estre.

XXXIX

J'ayme la liberté, et languis en service,
Je n'ayme point la court, et me fault courtiser,
Je n'ayme la feintise, et me fault deguiser,
J'ayme simplicité, et n'apprens que malice :

Je n'adore les biens, et sers à l'avarice,
Je n'ayme les honneurs, et me les fault priser,
Je veulx garder ma foy, et me la fault briser,
Je cherche la vertu, et ne trouve que vice :

Je cherche le repos, et trouver ne le puis,
J'embrasse le plaisir, et n'esprouve qu'ennuis,
Je n'ayme à discourir, en raison je me fonde :

J'ay le corps maladif, et me fault voyager,
Je suis né pour la Muse, on me fait mesnager,
Ne suis-je pas – Morel – le plus chetif du monde ?

XL

Un peu de mer tenoit le grand Dulichien,
D'Ithaque séparé, l'Apennin porte-nue,
Et les monts de Savoye à la teste chenue
Me tiennent loing de France au bord Ausonien :

Fertile est mon sejour, sterile estoit le sien,
Je ne suis des plus fins, sa finesse est cogneue,
Les siens gardans son bien attendoient sa venue,
Mais nul en m'attendant ne me garde le mien :

Pallas sa guide estoit, je vays à l'aventure,
Il fut dur au travail, moy tendre de nature,
A la fin il ancra sa navire à son port,

Je ne suis assuré de retourner en France,
Il fait de ses haineux une belle vengeance,
Pour me venger des miens je ne suis assez fort.

XLI

N'estant de mes ennuis la fortune assouvie,
Afin que je devinsse à moymesme odieux,
M'osta de mes amis celuy que j'aymois mieux,
Et sans qui je n'avois de vivre nulle envie.

Donc l'éternelle nuit a ta clarté ravie,
Et je ne t'ay suivy parmy ces obscurs lieux ?
Toy qui m'as plus aymé que ta vie et tes yeux,
Toy, que j'ay plus aymé que mes yeux et ma vie.

Helas, cher compaignon, que ne puis-je estre encor
Le frere de Pollux, toy celuy de Castor,
Puis que nostre amitié fut plus que fraternelle ?

Reçoy donques ces pleurs, pour gage de ma foy,
Et ces vers qui rendront, si je ne me deçoy,
De si rare amitié la memoire eternelle.

XLII

C'est ores, mon Vineus, mon cher Vineus, c'est ore
Que de tous les chetifs le plus chetif je suis,
Et que ce que j'estois plus estre je ne puis,
Aiant perdu mon temps, et ma jeunesse encore.

La pauvreté me suit, le souci me devore,
Tristes me sont les jours, et plus tristes les nuicts,
O que je suis comblé de regrets, et d'ennuis !
Pleust à Dieu que je fusse un Pasquin ou Marphore.

Je n'aurois sentiment du malheur qui me poingt,
Ma plume seroit libre, et si ne craindrois point
Qu'un plus grand contre moy peust exercer son ire.

Asseure toy Vineus, que celuy seul est Roy,
A qui mesmes les Roys ne peuvent donner loy,
Et qui peult d'un chacun à son plaisir escrire.

XLIII

Je ne commis jamais fraude, ne malefice,
Je ne doutay jamais des poincts de nostre foy,
Je n'ay point violé l'ordonnance du Roy,
Et n'ay point esprouvé la rigueur de justice :

J'ay fait à mon seigneur fidelement service,
Je fais pour mes amis ce que je puis et doy,
Et croy que jusqu'icy nul ne se pleint de moy,
Que vers luy j'aye fait quelque mauvais office.

Voila ce que je suis. Et toutefois, Vineus,
Comme un qui est aux Dieux et aux hommes haineux,
Le malheur me poursuit, et tousjours m'importune :

Mais j'ay ce beau confort en mon adversité,
C'est qu'on dit que je n'ay ce malheur mérité,
Et que digne je suis de meilleure fortune.

XLIV

Si pour avoir passé sans crime sa jeunesse,
Si pour n'avoir d'usure enrichi sa maison,
Si pour n'avoir commis homicide ou traison,
Si pour n'avoir usé de mauvaise finesse,

Si pour n'avoir jamais violé sa promesse,
On se doit resjouir en l'arriere saison,
Je dois à l'advenir, si j'ay quelque raison,
D'un grand contentement consoler ma vieillesse.

Je me console donc en mon adversité,
Ne requerant aux Dieux plus grand' felicité,
Que de pouvoir durer en ceste patience.

O Dieux, si vous avez quelque souci de nous,
Ottroyez moy ce don, que j'espere de vous,
Et pour vostre pitié, et pour mon innocence.

XLV

O marastre nature – et marastre es-tu bien,
De ne m'avoir plus sage ou plus heureux fait naistre –
Pourquoy ne m'as tu fait de moymesme le maistre,
Pour suivre ma raison, et vivre du tout mien ?

Je voy les deux chemins, et de mal, et de bien :
Je sçay que la vertu m'appelle à la main dextre,
Et toutefois il fault que je tourne à senestre,
Pour suivre un traistre espoir, qui m'a fait du tout sien.

Et quel profit en ay-je ? ô belle recompense !
Je me suis consumé d'une vaine despence,
Et n'ay fait autre acquest que de mal et d'ennuy.

L'estranger recueillist le fruit de mon service,
Je travaille mon corps d'un indigne exercice,
Et porte sur mon front la vergongne d'autruy.

XLVI

Si par peine, et sueur, et par fidélité,
Par humble servitude, et longue patience,
Employer corps, et biens, esprit, et conscience,
Et du tout mespriser sa propre utilité,

Si pour n'avoir jamais par importunité
Demandé benefice, ou autre recompense,
On se doit enrichir, j'auray – comme je pense –
Quelque bien à la fin, car je l'ay merité.

Mais si par larrecin avancé l'on doit estre,
Par mentir, par flater, par abuser son maistre,
Et pis que tout cela faire encor' bien souvent :

Je cognois que je seme au rivage infertile,
Que je veux cribler l'eau, et que je bas le vent,
Et que je suis – Vineus – serviteur inutile.

XLVII

Si onques de pitié ton ame fut atteinte,
Voiant indignement ton amy tormenté,
Et si onques tes yeux ont experimenté
Les poignans esguillons d'une douleur non feinte,

Voy la mienne en ces vers sans artifice peinte,
Comme sans artifice est ma simplicité :
Et si pour moy tu n'es à pleurer incité,
Ne te ry pour le moins des souspirs de ma plainte.

Ainsi – mon cher Vineus – jamais ne puisse-tu
Esprouver les regrets qu'esprouve une vertu,
Qui se void defrauder du loyer de sa peine :

Ainsi l'œil de ton Roy favorable te soit,
Et ce qui des plus fins l'esperance deçoit,
N'abuse ta bonté d'une promesse vaine.

XLVIII

O combien est heureux, qui n'est contraint de feindre
Ce que la vérité le contraint de penser,
Et à qui le respect d'un qu'on n'ose offenser,
Ne peult la liberté de sa plume contreindre !

Las pourquoy de ce nœu sens-je la mienne estreindre,
Quand mes justes regrets je cuide commencer ?
Et pourquoy ne se peult mon ame dispenser
De ne sentir son mal, ou de s'en pouvoir pleindre ?

On me donne la genne, et si n'ose crier,
On me voit tormenter, et si n'ose prier
Qu'on ait pitié de moy. O peine trop sugette !

Il n'est feu si ardent qu'un feu qui est enclos,
Il n'est si facheux mal, qu'un mal qui tient à l'os,
Et n'est si grand' douleur, qu'une douleur muette.

XLIX

Si apres quarante ans de fidele service,
Que celuy que je sers a fait en divers lieux,
Emploiant, liberal, tout son plus et son mieux
Aux affaires qui sont de plus digne exercice,

D'un hayneux estranger l'envieuse malice
Exerce contre luy son courage odieux,
Et sans avoir souci des hommes ny des dieux,
Oppose à la vertu l'ignorance et le vice,

Me doy-je tormenter, moy qui suis moins que rien,
Si par quelqu'un – peult estre – envieux de mon bien
Je ne treuve à mon gré la faveur opportune ?

Je me console donc, et en pareille mer,
Voiant mon cher Seigneur au danger d'abysmer,
Il me plaist de courir une mesme fortune.

L

Sortons – Dilliers – sortons, faisons place à l’envie,
Et fuions desormais ce tumulte civil,
Puis qu’on y voit priser le plus lasche et plus vil,
Et la meilleure part estre la moins suivie.

Allons où la vertu, et le sort nous convie,
Deussions nous voir le Scythe, ou la source du Nil,
Et nous donnons plus-tost un eternel exil,
Que tacher d’un seul poinct l’honneur de nostre vie.

Sus donques, et devant que le cruel vainqueur
De nous face une fable au vulgaire moqueur,
Bannissons la vertu d’un exil volontaire.

Et quoy ? ne sçais-tu pas que le bany Romain
Bien qu’il fust dechassé de son peuple inhumain,
Fut pourtant adoré du barbare courseur ?

LI

Mauny, prenons en gré la mauvaise fortune,
Puis que nul ne se peult de la bonne asseurer,
Et que de la mauvaise on peult bien esperer,
Estant son naturel, de n'estre jamais une.

Le sage nocher craint la faveur de Neptune,
Sachant que le beau temps long temps ne peult durer :
Et ne vault il pas mieulx quelque orage endurer,
Que d'avoir tousjours peur de la mer importune ?

Par la bonne fortune on se trouve abusé,
Par la fortune adverse on devient plus rusé :
L'une esteint la vertu, l'autre la fait paroistre :

L'une trompe noz yeux d'un visage menteur,
L'autre nous fait l'amy cognoistre du flateur,
Et si nous fait encor' à nous mesmes cognoistre.

LII

Si les larmes servoient de remede au malheur,
Et le pleurer pouvoit la tristesse arrester,
On devroit – Seigneur mien – les larmes acheter,
Et ne se trouveroit rien si cher que le pleur.

Mais les pleurs en effect sont de nulle valeur,
Car soit qu'on ne se veuille en pleurant tormenter,
Ou soit que nuict et jour on veuille lamenter,
On ne peult divertir le cours de la douleur.

Le cœur fait au cerveau ceste humeur exhaler,
Et le cerveau la fait par les yeux devaller,
Mais le mal par les yeux ne s'allambique pas.

Dequoy donques nous sert ce fascheux larmoyer ?
De jetter comme on dit l'huile sur le foyer,
Et perdre sans profit le repoz et repas.

LIII

Vivons – Gordes – vivons, vivons, et pour le bruit
Des vieillards ne laissons à faire bonne chere :
Vivons, puis que la vie est si courte et si chere,
Et que mesmes les Roys n'en ont que l'usufruit.

Le jour s'esteint au soir, et au matin reluit,
Et les saisons refont leur course coustumiere :
Mais quand l'homme a perdu ceste douce lumiere,
La mort luy fait dormir une eternelle nuict.

Donq imiterons-nous le vivre d'une beste ?
Non, mais devers le ciel levans tousjours la teste,
Gousterons quelque fois la douceur du plaisir.

Celuy vrayement est fol, qui changeant l'assurance
Du bien qui est present en douteuse esperance,
Veult tousjours contredire à son propre desir.

LIV

Maraud, qui n'es maraud que de nom seulement,
Qui dit que tu es sage, il dit la vérité :
Mais qui dit que le soing d'éviter pauvreté
Te ronge le cerveau, ta face le desment.

Celuy vraiment est riche et vit heureusement,
Qui s'esloignant de l'une et l'autre extrémité,
Prescrit à ses desirs un terme limité :
Car la vraie richesse est le contentement.

Sus donc – mon cher Maraud – pendant que nostre maistre,
Que pour le bien public la nature a fait naistre,
Se tormenté l'esprit des affaires d'autrui,

Va devant à la vigne apprester la salade :
Que sçait-on qui demain sera mort, ou malade ?
Celuy vit seulement, lequel vit aujourd'hui.

LV

Montigné – car tu es aux procez usité –
Si quelqu'un de ces Dieux, qui ont plus de puissance,
Nous promet de tous biens paisible jouissance,
Nous obligeant par Styx toute sa deité,

Il s'est mal envers nous de promesse acquitté,
Et devant Juppiter en devons faire instance :
Mais si lon ne peult faire aux Parques resistance,
Qui jugent par arrest de la fatalité,

Nous n'en appellerons, attendu que ne sommes
Plus privilegiez, que sont les autres hommes
Condemnez, comme nous, en pareille action :

Mais si l'ennuy vouloit sur nostre fantaisie,
Par vertu du malheur faire quelque saisie,
Nous nous opposerions à l'execution.

LVI

Baif, qui, comme moy, prouves l'adversité,
Il n'est pas tousjours bon de combatre l'orage,
Il fault caler la voile, et de peur du naufrage,
Ceder à la fureur de Neptune irrité.

Mais il ne fault aussi par crainte et vilité
S'abandonner en proye : il fault prendre courage,
Il fault feindre souvent l'espoir par le visage,
Et fault faire vertu de la nécessité.

Donques sans nous ronger le cœur d'un trop grand soing,
Mais de nostre vertu nous aidant au besoing,
Combatons le malheur. Quant à moy, je proteste

Que je veulx desormais Fortune despiter,
Et que s'elle entreprend le me faire quitter,
Je le tiendray – Baif – et fust-ce de ma reste.

LVII

Ce pendant que tu suis le lievre par la plaine,
Le sanglier par les bois, et le milan par l'ær,
Et que voiant le sacre, ou l'espervier voler,
Tu t'exerces le corps d'une plaisante peine,

Nous autres malheureux suivons la court Romaine,
Où, comme de ton temps, nous n'oyons plus parler
De rire, de saulter, de danser, et baller,
Mais de sang, et de feu, et de guerre inhumaine.

Pendant, tout le plaisir de ton Gorde, et de moy,
C'est de te regretter, et de parler de toy,
De lire quelque autheur, ou quelque vers escrire.

Au reste – mon Dagaut – nous n'esprouvons icy,
Que peine, que travail, que regret, et soucy,
Et rien, que le Breton, ne nous peult faire rire.

LVIII

Le Breton est sçavant, et sçait fort bien escrire
En François, et Thuscan, en Grec, et en Romain,
Il est en son parler plaisant et fort humain,
Il est bon compaignon, et dit le mot pour rire :

Il a bon jugement, et sçait fort bien eslire
Le blanc d'avec le noir : il est bon escrivain,
Et pour bien compasser une lettre à la main,
Il y est excellent autant qu'on sçauroit dire :

Mais il est paresseux, et craint tant son mestier,
Que sil devoit jeusner, ce croy-je, un mois entier,
Il ne travailleroit seulement un quart d'heure.

Bref il est si poltron, pour bien le deviser,
Que depuis quatre mois, qu'en ma chambre il demeure,
Son ombre seulement me fait poltronner.

LIX

Tu ne me vois jamais – Pierre – que tu ne die
Que j'estudie trop, que je face l'amour,
Et que d'avoir tousjours ces livres à l'entour,
Rend les yeux esblouïs, et la teste eslourdie.

Mais tu ne l'entends pas : car ceste maladie
Ne me vient du trop lire, ou du trop long sejour,
Ains de voir le bureau, qui se tient chacun jour :
C'est, Pierre mon amy, le livre où j'estudie.

Ne m'en parle donc plus, autant que tu as cher
De me donner plaisir, et de ne me fascher :
Mais bien en ce pendant que d'une main habile

Tu me laves la barbe, et me tonds les cheveux,
Pour me desennuyer, conte moy, si tu veulx,
Des nouvelles du Pape, et du bruit de la ville.

LX

Seigneur, ne pensez pas d'ouïr chanter icy
Les louanges du Roy, ny la gloire de Guyse,
Ny celle que se sont les Chastillons acquise,
Ny ce Temple sacré au grand Montmorancy.

N'y pensez voir encor' le severe sourcy
De madame Sagesse, ou la brave entreprise,
Qui au Ciel, aux Demons, aux Estoilles s'est prise,
La fortune, la Mort, et la Justice aussi,

De l'Or encore moins, de luy je ne suis digne :
Mais bien d'un petit Chat j'ay fait un petit hymne,
Lequel je vous envoie : autre present je n'ay.

Prenez le donc – Seigneur – et m'excusez de grace,
Si pour le bal ayant la musique trop basse,
Je sonne un passeped, ou quelque branle gay.

LXI

Qui est amy du cœur est amy de la bourse,
Ce dira quelque honneste et hardy demandeur,
Qui de l'argent d'autruy liberal despendeur
Luymesme à l'hospital s'en va toute la course.

Mais songe là dessus, qu'il n'est si vive source,
Qu'on ne puisse espuiser, ny si riche presteur,
Qui ne puisse à la fin devenir emprunteur,
Ayant affaire à gens qui n'ont point de ressource.

Gordes, si tu veuls vivre heureusement Romain,
Sois large de faveur, mais garde que ta main
Ne soit à tous venans trop largement ouverte.

Par l'un on peult gagner mesmes son ennemy,
Par l'autre bien souvent on perd un bon amy,
Et quand on perd l'argent, c'est une double perte.

LXII

Ce ruzé Calabrois tout vice, quel qu'il soit,
Chatouille à son amy, sans espargner personne,
Et faisant rire ceulx, que mesme il espoinçonne,
Se jouë autour du cœur de cil qui le reçoit.

Si donc quelque subtil en mes vers apperçoit
Que je morde en riant, pourtant nul ne me donne
Le nom de feint amy vers ceulx que j'aiguillonne,
Car qui m'estime tel, lourdement se deçoit.

La Satyre – Dilliers – est un publiq exemple,
Où, comme en un miroir, l'homme sage contemple
Tout ce qui est en luy ou de laid, ou de beau.

Nul ne me lise donc, ou qui me voudra lire,
Ne se fasche s'il voit par maniere de rire,
Quelque chose du sien protrait en ce tableau.

LXIII

Quel est celuy qui veult faire croire de soy
Qu'il est fidele amy ? mais quand le temps se change,
Du costé des plus forts soudainement se range,
Et du costé de ceulx qui ont le mieux dequoy.

Quel est celuy qui dit qu'il gouverne le Roy ?
J'entends quand il se voit en un país estrange,
Et bien loing de la court : quel homme est-ce, Lestrange ?
Lestrange, entre nous deux je te pry dy le moy.

Dy moy, quel est celuy qui si bien se deguise,
Qu'il semble homme de guerre entre les gens d'eglise,
Et entre gens de guerre aux prestres est pareil ?

Je ne sçay pas son nom : mais quiconqu'il puisse estre,
Il n'est fidele amy, ny mignon de son maistre,
Ny vaillant chevalier, ny homme de conseil.

LXIV

Nature est aux bastards volontiers favorable,
Et souvent les bastards sont les plus genereux,
Pour estre au jeu d'amour l'homme plus vigoureux,
D'autant que le plaisir luy est plus agreable.

Le donteur de Meduse, Hercule l'indontable,
Le vainqueur Indien, et les Jumeaux heureux,
Et tous ces Dieux bastards jadis si valeureux
Ce probleme – Bizet – font plus que veritable.

Et combien voyons nous aujourdhuy de bastards,
Soit en l'art d'Apollon, soit en celuy de Mars
Exceller ceux qui sont de race legitime ?

Bref tousjours ces bastards sont de gentil esprit :
Mais ce bastard – Bizet – que lon nous a descrit,
Est cause, que je fais des autres moins d'estime.

LXV

Tu ne crains la fureur de ma plume animee,
Pensant que je n'ay rien à dire contre toy,
Sinon ce que ta rage a vommy contre moy,
Grinssant comme un mastin la dent envenimee.

Tu crois que je n'en sçay que par la renommee,
Et que quand j'auray dict que tu n'as point de foy,
Que tu es affronteur, que tu es traistre au Roy,
Que j'auray contre toy ma force consommee.

Tu penses que je n'ay rien dequoy me vanger,
Sinon que tu n'es fait que pour boire et manger :
Mais j'ay bien quelque chose encore plus mordante,

Et quoy ? l'amour d'Orphee ? et que tu ne sceus oncq
Que c'est de croire en Dieu ? non. Quel vice est-ce doncq ?
C'est, pour le faire court, que tu es un pedante.

LXVI

Ne t'esmerveille point que chacun il mesprise,
Qu'il dedaigne un chacun, qu'il n'estime que soy,
Qu'aux ouvrages d'autrui il veuille donner loy,
Et comme un Aristarq' luymesme s'auctorise.

Paschal, c'est un pedant' : et quoy qu'il se desguise,
Sera tousjours pedant'. Un pedant' et un roy
Ne te semblent-ilz pas avoir je ne sçay quoy
De semblable, et que l'un à l'autre symbolise ?

Les subjects du pedant' ce sont ses escoliers,
Ses classes ses estatz, ses regents officiers,
Son college – Paschal – est comme sa province.

Et c'est pourquoy jadis le Syracusien
Aiant perdu le nom de roy Sicilien,
Voulut estre pedant', ne pouvant estre prince.

LXVII

Magny, je ne puis voir un prodigue d'honneur
Qui trouve tout bien fait, qui de tout s'esmerveille,
Qui mes faultes approuve, et me flatte l'oreille
Comme si j'estois prince, ou quelque grand seigneur.

Mais je me fasche aussi d'un fascheux repreneur,
Qui du bon et mauvais fait censure pareille,
Qui se list volontiers, et semble qu'il sommeille
En lisant les chansons de quelque autre sonneur.

Cestui-là me deçoit d'une faulse louange,
Et gardant qu'aux bons vers les mauvais je ne change,
Fait qu'en me plaisant trop à chacun je desplais :

Cestui-cy me degouste, et ne pouvant rien faire
Qui luy plaise, il me fait également desplaire
Tout ce qu'il fait luymesme, et tout ce que je fais.

LXVIII

Je hay du Florentin l'usuriere avarice,
Je hay du fol Sienois le sens mal arresté,
Je hay du Genevois la rare verité,
Et du Venetien la trop caute malice :

Je hay le Ferrarois pour je ne sçay quel vice,
Je hay tous les Lombards pour l'infidelité,
Le fier Napolitain pour sa grand' vanité,
Et le poltron Romain pour son peu d'exercice :

Je hay l'Anglois mutin, et le brave Escossois,
Le traistre Bourguignon, et l'indiscret François,
Le superbe Espagnol, et l'yvrongne Thudesque :

Bref, je hay quelque vice en chaque nation,
Je hay moymesme encor' mon imperfection,
Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

LXIX

Pourquoy me gronde-tu, vieux mastin affamé,
Comme si Dubellay n'avoit point de defense ?
Pourquoy m'offense-tu, qui ne t'ay fait offense,
Sinon de t'avoir trop quelquefois estimé ?

Qui t'ha, chien envieux, sur moy tant animé,
Sur moy, qui suis absent ? croy-tu que ma vengeance
Ne puisse bien d'icy darder jusques en France
Un traict, plus que le tien, de rage envenimé ?

Je pardonne à ton nom, pour ne souiller mon livre
D'un nom, qui par mes vers n'a merité de vivre :
Tu n'auras, malheureux, tant de faveur de moy :

Mais si plus longuement ta fureur persevere,
Je t'envoieray d'icy un fœt, une Megere,
Un serpent, un cordeau, pour me vanger de toy.

LXX

Si Pirithois ne fust aux enfers descendu,
L'amitié de 'Thesé' seroit ensevelie,
Et Nise par sa mort n'eust la sienne ennoblie,
S'il n'eust veu sur le champ Eurial' estendu :

De Pylade le nom ne seroit entendu
Sans la fureur d'Oreste, et la foy de Pythie
Ne fust par tant d'escripts en lumiere sortie,
Si Damon ne se fust en sa place rendu :

Et je n'eusse esprouvé la tienne si muable,
Si Fortune vers moy n'eust esté variable.
Que puis-je faire donc, pour me vanger de toy ?

Le mal que je te veulx, c'est qu'un jour je te puisse
Faire en pareil endroit, mais par meilleure office,
Recognoistre ta faulte, et voir quelle est ma foy.

LXXI

Ce Brave qui se croit, pour un jacque de maille
Estre un second Roland, ce dissimulateur,
Qui superbe aux amis, aux ennemis flateur,
Contrefait l'habile homme, et ne dit rien qui vaille,

Belleau, ne le croy pas : et quoy qu'il se travaille
De se feindre hardy d'un visage menteur,
N'ajouste point de foy à son parler vanteur,
Car oncq homme vaillant je n'ay veu de sa taille.

Il ne parle jamais que des faveurs qu'il a,
Il desdaigne son maistre, et courtise ceulx la
Qui ne font cas de luy : il brusle d'avarice,

Il fait du bon Chrestien, et n'a ny foy ny loy :
Il fait de l'amoureux, mais c'est, comme je croy,
Pour couvrir le soupçon de quelque plus grand vice.

LXXII

Encores que lon eust heureusement compris
Et la doctrine Grecque, et la Romaine ensemble,
Si est-ce – Gohory – qu’icy, comme il me semble,
On peult apprendre encor’, tant soit-on bien appris.

Non pour trouver icy de plus doctes escripts
Que ceulx que le François songneusement assemble,
Mais pour l’air plus subtil qui doucement nous amble
Ce qui est plus terrestre, et lourd en noz esprits.

Je ne sçay quel Demon de sa flamme divine
Le moins parfait de nous purge, esprouve, et affine,
Lime le jugement, et le rend plus subtil.

Mais qui trop y demeure, il envoye en fume
De l’esprit trop purgé la force consumée,
Et pour l’esmoudre trop, luy fait perdre le fil.

LXXIII

Gordes, j'ay en horreur un vieillard vicieux,
Qui l'aveugle appetit de la jeunesse imite,
Et ja froid par les ans de soymesme s'incite
A vivre delicat en repoz ocieux.

Mais je ne crains rien tant qu'un jeune ambicieux,
Qui pour se faire grand contrefait de l'hermite,
Et voilant sa traïson d'un masque d'hypocrite,
Couve soubs beau semblant un cœur malicieux.

Il n'est rien – ce dit-on en proverbe vulgaire –
Si sale qu'un vieux bouq, ne si prompt à mal faire
Comme est un jeune loup : et pour le dire mieux,

Quand bien au naturel de tous deux je regarde,
Comme un fangeux pourceau l'un desplaist à mes yeux,
Comme d'un fin renard de l'autre je me garde.

LXXIV

Tu dis que Dubellay tient reputation,
Et que de ses amis il ne tient plus de compte :
Si ne suis-je Seigneur, Prince, Marquis, ou Conte,
Et n'ay changé d'estat ny de condition.

Jusqu'icy je ne sçay que c'est d'ambition,
Et pour ne me voir grand ne rougis point de honte,
Aussi ma qualité ne baisse ny ne monte,
Car je ne suis subject qu'à ma complexion.

Je ne sçay comme il fault entretenir son maistre,
Comme il fault courtiser, et moins quel il fault estre
Pour vivre entre les grands, comme on vid aujourd'hui.

J'honore tout le monde, et ne fasche personne,
Qui me donne un salut, quatre je luy en donne,
Qui ne fait cas de moy je ne fais cas de luy.

LXXV

Gordes, que Dubellay ayme plus que ses yeux,
Voy comme la nature, ainsi que du visage,
Nous a fait differents de meurs et de courage,
Et ce qui plaist à l'un, à l'autre est odieux.

Tu dis : je ne puis voir un sot audacieux,
Qui un moindre que luy brave à son avantage,
Qui s'escoute parler, qui farde son langage,
Et fait croire de luy, qu'il est mignon des Dieux.

Je suis tout au contraire, et ma raison est telle :
Celuy, dont la douceur courtoisement m'appelle,
Me fait oultre mon gré courtisan devenir :

Mais de tel entretien le brave me dispense,
Car n'estant obligé vers luy de recompense,
Je le laisse tout seul luymesme entretenir.

LXXVI

Cent fois plus qu'à louer on se plaist à mesdire :
Pource qu'en mesdisant on dit la verité,
Et louant, la faveur, ou bien l'auctorité
Contre ce qu'on en croit fait bien souvent escrire.

Qu'il soit vray, prins-tu onq tel plaisir d'ouir lire
Les louanges d'un prince, ou de quelque cité,
Qu'ouir un Marc Antoine à mordre exercité
Dire cent mille mots qui font mourir de rire ?

S'il est donques permis, sans offense d'aucun,
Des meurs de nostre temps deviser en commun,
Quiconques me lira, m'estime fol, ou sage :

Mais je croy qu'aujourd'hui tel pour sage est tenu,
Qui ne seroit rien moins que pour tel recogneu,
Qui luy auroit osté le masque du visage.

LXXVII

Je ne descouvre icy les mysteres sacrez
Des saints prestres Romains, je ne veulx rien escrire
Que la vierge honteuse ait vergongne de lire,
Je veulx toucher sans plus aux vices moins secretz.

Mais tu diras que mal je nomme ces regretz,
Veu que le plus souvent j'use de mots pour rire,
Et je dy que la mer ne bruit tousjours son ire,
Et que tousjours Phœbus ne sagette les Grecz.

Si tu rencontre donc icy quelque risee,
Ne baptise pourtant de plainte desguisee
Les vers que je soupire au bord Ausonien.

La plainte que je fais – Dilliers – est veritable :
Si je ry, c'est ainsi qu'on se rid à la table,
Car je ry, comme on dit, d'un riz Sardonien.

LXXVIII

Je ne te conteray de Boulogne, et Venise,
De Padoue, et Ferrare, et de Milan encor',
De Naples, de Florence, et lesquelles sont or'
Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandise :

Je te raconteray du siege de l'eglise,
Qui fait d'oysiveté son plus riche tresor,
Et qui dessous l'orgueil de trois couronnes d'or
Couve l'ambition, la haine, et la feintise :

Je te diray qu'icy le bon heur, et malheur,
Le vice, la vertu, le plaisir, la douleur,
La science honorable, et l'ignorance abonde.

Bref je diray qu'icy, comme en ce vieil Caos,
Se trouve – Peletier – confusément enclos
Tout ce qu'on void de bien, et de mal en ce monde.

LXXIX

Je n'escris point d'amour, n'estant point amoureux,
Je n'escris de beauté, n'ayant belle maistresse,
Je n'escris de douceur, n'esprouvant que rudesse,
Je n'escris de plaisir, me trouvant douloureux :

Je n'escris de bon heur, me trouvant malheureux,
Je n'escris de faveur, ne voyant ma Princesse,
Je n'escris de tresors, n'ayant point de richesse,
Je n'escris de santé, me sentant langoureux :

Je n'escris de la court, estant loing de mon Prince,
Je n'escris de la France, en estrange province,
Je n'escris de l'honneur, n'en voiant point icy :

Je n'escris d'amitié, ne trouvant que feintise,
Je n'escris de vertu, n'en trouvant point aussi,
Je n'escris de sçavoir, entre les gens d'eglise.

LXXX

Si je monte au Palais, je n'y trouve qu'orgueil,
Que vice desguisé, qu'une cerimonie,
Qu'un bruit de tabourins, qu'une estrange armonie,
Et de rouges habits un superbe appareil :

Si je descens en banque, un amas et recueil
De nouvelles je treuve, une usure infinie,
De riches Florentins une troppe banie,
Et de pauvres Sienois un lamentable dueil :

Si je vais plus avant, quelque part où j'arrive,
Je treuve de Venus la grand'bande lascive
Dressant de tous costez mil appas amoureux :

Si je passe plus oultre, et de la Rome neufve
Entre en la vieille Rome, adonques je ne treuve
Que de vieux monuments un grand monceau pierreux.

LXXXI

Il fait bon voir – Paschal – un conclave serré,
Et l'une chambre à l'autre également voisine
D'antichambre servir, de salle, et de cuisine,
En un petit recoing de dix pieds en carré :

Il fait bon voir autour le palais emmuré,
Et briguer là dedans ceste troppe divine,
L'un par ambition, l'autre par bonne mine,
Et par despit de l'un, estre l'autre adoré :

Il fait bon voir dehors toute la ville en armes,
Crier le Pape est fait, donner de faulx alarmes,
Saccager un palais : mais plus que tout cela

Fait bon voir, qui de l'un, qui de l'autre se vante,
Qui met pour cestui-cy, qui met pour cestui-là,
Et pour moins d'un escu dix Cardinaux en vente.

LXXXII

Veuls-tu sçavoir – Duthier – quelle chose c'est Rome ?
Rome est de tout le monde un publique eschafault,
Une scene, un theatre, auquel rien ne default
De ce qui peult tomber es actions de l'homme.

Icy se void le jeu de la Fortune, et comme
Sa main nous fait tourner ores bas, ores haut :
Icy chacun se monstre, et ne peult, tant soit caut,
Faire que tel qu'il est, le peuple ne le nomme.

Icy du faulx et vray la messagere court,
Icy les courtisans font l'amour et la court,
Icy l'ambition, et la finesse abonde :

Icy la liberté fait l'humble audacieux,
Icy l'oysiveté rend le bon vicieux,
Icy le vil faquin discourt des faicts du monde.

LXXXIII

Ne pense – Robertet – que ceste Rome cy
Soit ceste Rome là, qui te souloit tant plaire,
On n’y fait plus credit, comme lon souloit faire,
On n’y fait plus l’amour, comme on souloit aussi.

La paix, et le bon temps ne regnent plus icy,
La musique et le bal sont contraints de s’y taire,
L’air y est corrompu, Mars y est ordinaire,
Ordinaire la faim, la peine, et le soucy.

L’artisan desbauché y ferme sa boutique,
L’ocieux avocat y laisse sa pratique,
Et le pauvre marchand y porte le bissac :

On ne voit que soldartz, et morrions en teste,
On n’oit que tabourins, et semblable tempeste,
Et Rome tous les jours n’attend qu’un autre sac.

LXXXIV

Nous ne faisons la court aux filles de Memoire,
Comme vous, qui vivez libres de passion :
Si vous ne sçavez donc nostre occupation,
Ces dix vers ensuivans vous la feront notoire :

Suivre son Cardinal au Pape, au consistoire,
En capelle, en visite, en congregation,
Et pour l'honneur d'un prince, ou d'une nation,
De quelque ambassadeur accompagner la gloire :

Estre en son rang de garde aupres de son seigneur,
Et faire aux survenans l'accoustumé honneur,
Parler du bruit qui court, faire de l'habile homme :

Se pourmener en housse, aller voir d'huis en huis
La Marthe, ou la Victoire, et s'engager aux Juifz :
Voilà, mes compagnons, les passetemps de Rome.

LXXXV

Flatter un crediteur, pour son terme alonger,
Courtiser un banquier, donner bonne esperance,
Ne suivre en son parler la liberté de France,
Et pour respondre un mot, un quart d'heure y songer :

Ne gaster sa santé par trop boire et manger,
Ne faire sans propos une folle despence,
Ne dire à tous venans tout cela que lon pense,
Et d'un maigre discours gouverner l'estranger :

Cognoistre les humeurs, cognoistre qui demande,
Et d'autant que lon a la liberté plus grande,
D'autant plus se garder que lon ne soit repris :

Vivre aveques chascun, de chacun faire compte :
Voilà, mon cher Morel – dont je rougis de honte –
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ay appris.

LXXXVI

Marcher d'un grave pas, et d'un grave sourci,
Et d'un grave soubriz à chacun faire feste,
Balancer tous ses mots, respondre de la teste,
Avec un Messer non, ou bien un Messer si :

Entremesler souvent un petit, Et cosi
Et d'un Son Servitor contrefaire l'honneste,
Et comme si lon eust sa part en la conqueste,
Discourir sur Florence, et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et suivant la façon du courtisan Romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :

Voilà de ceste court la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain, et mal vestu,
Sans barbe et sans argent on s'en retourne en France.

LXXXVII

D'où vient cela – Mauny – que tant plus on s'efforce
D'eschapper hors d'icy, plus le Demon du lieu
– Et que seroit-ce donq si ce n'est quelque Dieu ? –
Nous y tient attachez par une douce force ?

Seroit-ce point d'amour ceste allechante amorse,
Ou quelque autre venim, dont apres avoir beu
Nous sentons noz esprits nous laisser peu à peu,
Comme un corps qui se perd sous une neuve escorse ?

J'ay voulu mille fois de ce lieu m'estranger,
Mais je sens mes cheveux en fueilles se changer,
Mes bras en longs rameaux, et mes piedz en racine.

Bref, je ne suis plus rien qu'un vieil tronc animé,
Qui se plaint de se voir à ce bord transformé,
Comme le Myrte Anglois au rivage d'Alcine.

LXXXVIII

Qui choisira pour moy la racine d'Ulysse ?
Et qui me gardera de tomber au danger
Qu'une Circe en pourceau ne me puisse changer,
Pour estre à tout jamais fait esclave du vice ?

Qui m'estreindra le doy de l'anneau de Melisse,
Pour me desenchanter comme un autre Roger ?
Et quel Mercure encor' me fera desloger,
Pour ne perdre mon temps en l'amoureux service ?

Qui me fera passer sans escouter la voix
Et la feinte douceur des monstres d'Achelois ?
Qui chassera de moy ces Harpyes friandes ?

Qui volera pour moy encor' un coup aux cieux,
Pour rapporter mon sens, et me rendre mes yeux ?
Et qui fera qu'en paix je mange mes viandes ?

LXXXIX

Gordes, il m'est advis que je suis esveillé,
Comme un qui tout esmeu d'un effroyable songe
Se resveille en sursault, et par le lict s'alonge,
S'esmerveillant d'avoir si long temps sommeillé.

Roger devint ainsi – ce croy-je – esmerveillé :
Et croy que tout ainsi la vergongne me ronge,
Comme luy, quand il eut descouvert la mensonge
Du fard magicien qui l'avoit aveuglé.

Et comme luy aussi je veulx changer de stile,
Pour vivre desormais au sein de Logistile,
Qui des cœurs langoureux est le commun support.

Sus donc – Gordes – sus donc, à la voile, à la rame,
Fuions, gagnons le hault, je voy la belle Dame
Qui d'un heureux signal nous appelle à son port.

XC

Ne pense pas – Bouju – que les Nymphes Latines
Pour couvrir leur traison d'une humble privauté,
Ny pour masquer leur teint d'une faulse beauté,
Me facent oublier noz Nymphes Angevines.

L'Angevine douceur, les paroles divines,
L'habit qui ne tient rien de l'impudicité,
La grace, la jeunesse, et la simplicité
Me desgoustent – Bouju – de ces vieilles Alcines.

Qui les voit par dehors, ne peult rien voir plus beau,
Mais le dedans ressemble au dedans d'un tombeau,
Et si rien entre nous moins honneste se nomme.

O quelle gourmandise ! ô quelle pauvreté !
O quelle horreur de voir leur immundicité !
C'est vrayment de les voir le salut d'un jeune homme.

XCI

O beaux cheveux d'argent mignonnement retors !
O front crespé, et serein ! et vous face dorée !
O beaux yeux de crystal ! ô grand' bouche honorée,
Qui d'un large repli retrousses tes deux bordz !

O belles dentz d'ébène ! ô précieux trésors,
Qui faites d'un seul riz toute âme enamourée !
O gorge damasquine en cent pliz figurée !
Et vous beaux grands tetins, dignes d'un si beau corps !

O beaux ongles dorez ! ô main courte, et grassette !
O cuisse délicate ! et vous gembe grossette,
Et ce que je ne puis honnestement nommer !

O beau corps transparent ! ô beaux membres de glace !
O divines beautés ! pardonnez moy de grace,
Si pour estre mortel, je ne vous ose aymer.

XCII

En mille crespillons les cheveux se frizer,
Se pincer les sourcilz, et d'une odeur choisie
Parfumer hault et bas sa charnure moisie,
Et de blanc et vermeil sa face desguiser :

Aller de nuict en masque, en masque deviser,
Se feindre à tous propos estre d'amour saisie,
Siffler toute la nuict par une jalousie,
Et par martel de l'un, l'autre favoriser :

Baller, chanter, sonner, folastrer dans la couche,
Avoir le plus souvent deux langues en la bouche,
Des courtisannes sont les ordinaires jeux.

Mais quel besoing est-il que je te les enseigne ?
Si tu les veuls sçavoir – Gordes – et si tu veuls
En sçavoir plus encor', demande à la Chassaigne.

XCIII

Doulce mere d'amour, gaillarde Cyprienne,
Qui fais sous ton pouvoir tout pouvoir se ranger,
Et qui des bordz de Xanthe, à ce bord estrange
Guidas avec ton filz ta gent Dardanienne,

Si je retourne en France, ô mere Idalienne !
Comme je vins icy, sans tomber au danger
De voir ma vieille peau en autre peau changer,
Et ma barbe Françoisse en barbe Italienne,

Dès icy je fais veu d'apprendre à ton autel
Non le liz, ou la fleur d'Amarante immortel,
Non ceste fleur encor' de ton sang coloree :

Mais bien de mon menton la plus blonde toison,
Me vantant d'avoir fait plus que ne fait Jason
Emportant le butin de la toison doree.

XCIV

Heureux celuy qui peult long temps suivre la guerre
Sans mort, ou sans blesseure, ou sans longue prison !
Heureux qui longuement vit hors de sa maison
Sans despendre son bien, ou sans vendre sa terre !

Heureux qui peult en court quelque faveur acquerre
Sans crainte de l'envie, ou de quelque traison !
Heureux qui peult long temps sans danger de poison
Jouir d'un chapeau rouge, ou des clefz de saint Pierre !

Heureux qui sans peril peult la mer frequenter !
Heureux qui sans procez le palais peult hanter !
Heureux qui peult sans mal vivre l'aage d'un homme !

Heureux qui sans soucy peult garder son tresor !
Sa femme sans sospçon, et plus heureux encor'
Qui a peu sans peler vivre trois ans à Rome !

XCIV

Maudit soit mille fois le Borgne de Libye,
Qui le cœur des rochers perçant de part en part
Des Alpes renversa le naturel rampart,
Pour ouvrir le chemin de France en Italie.

Mars n'eust empoisonné d'une éternelle envie
Le cœur de l'Espagnol, et du François soldart,
Et tant de gens de bien ne seroient en hasart
De venir perdre icy et l'honneur et la vie.

Le François corrompu par le vice étranger
Sa langue et son habit n'eust appris à changer,
Il n'eust changé ses mœurs en une autre nature.

Il n'eust point esprouvé le mal qui fait peler,
Il n'eust fait de son nom la verole appeler,
Et n'eust fait si souvent d'un bufle sa monture.

XCVI

O Deesse, qui peuls aux princes egaler
Un pauvre mendiant, qui n'a que la parole,
Et qui peuls d'un grand roy faire un maistre d'escole,
S'il te plaist de son lieu le faire devaller :

Je ne te prie pas de me faire enroller
Au rang de ces messieurs que la faveur accolle,
Que lon parle de moy, et que mon renom vole
De l'aile dont tu fais ces grands Princes voler :

Je ne demande pas mille et mille autres choses,
Qui dessous ton pouvoir sont largement encloses,
Aussi je n'eu jamais de tant de biens soucy.

Je demande sans plus que le mien on ne mange,
Et que j'aye bien tost une lettre de change,
Pour n'aller sur le bufle au departir d'icy.

XCVII

Doulcin, quand quelquefois je voy ces pauvres filles,
Qui ont le diable au corps, ou le semblent avoir,
D'une horrible façon corps et teste mouvoir,
Et faire ce qu'on dit de ces vieilles Sibylles :

Quand je voy les plus forts se retrouver debiles,
Voulant forcer en vain leur forcené pouvoir :
Et quand mesme j'y voy perdre tout leur sçavoir
Ceulx qui sont en vostre art tenuz des plus habiles :

Quand effroyablement escrier je les oy,
Et quand le blanc des yeux renverser je leur voy,
Tout le poil me herisse, et ne sçay plus que dire.

Mais quand je voy un moine avec son Latin
Leur taster hault et bas le ventre et le tetin,
Ceste frayeur se passe, et suis contraint de rire.

XCVIII

D'où vient que nous voyons à Rome si souvent
Ces garses forcener, et la pluspart d'icelles
N'estre vieilles – Ronsard – mais d'aage de pucelles,
Et se trouver tousjours en un mesme convent ?

Qui parle par leur voix ? quel Demon leur defend
De respondre à ceulx-là qui ne sont cogneuz d'elles ?
Et d'où vient que soudain on ne les voit plus telles
Ayant une chandelle esteinte de leur vent ?

D'où vient que les saints lieux telles fureurs augmentent ?
D'où vient que tant d'espritz une seule tormentent ?
Et que sortans les uns, le reste ne sort pas ?

Dy je te pry – Ronsard – toy qui sçais leurs natures,
Ceulx qui faschent ainsi ces pauvres creatures,
Sont-ilz des plus haultains, des moiens, ou plus bas ?

XCIX

Quand je vays par la rue, où tant de peuple abonde,
De prestres, de prelatz, et de moines aussi,
De banquiers, d'artisans, et n'y voiant, ainsi
Qu'on voit dedans Paris, la femme vagabonde :

Pyrrhe, apres le degast de l'universelle onde,
Ses pierres – di-je alors – ne sema point icy :
Et semble proprement, à voir ce peuple cy,
Que Dieu n'y ait formé que la moitié du monde.

Car la dame Romaine en gravité marchant',
Comme la conseilliere, ou femme du marchand
Ne s'y pourmene point, et n'y voit on que celles,

Qui se sont de la court l'honneste nom donné :
Dont je crains quelquefois qu'en France retourné,
Autant que j'en voiray ne me ressemblent telles.

C

Ursin, quand j'oy nommer de ces vieux noms Romains,
De ces beaux noms cogneus de l'Inde jusqu'au More,
Non les grands seulement, mais les moindres encore,
Voire ceulx-là qui ont les ampoules aux mains :

Il me fasche d'ouir appeler ces villains
De ces noms tant fameux, que tout le monde honnore :
Et sans le nom Chrestien, le seul nom que j'adore,
Voudrois que de telz noms on appellast noz Saints.

Le mien sur tous me fasche, et me fasche un Guillaume,
Et mil autres sotz noms communs en ce royaume,
Voiant tant de faquins indignement jouir

De ces beaux noms de Rome, et de ceulx de la Grece,
Mais par sur tout – Ursin – il me fasche d'ouir
Nommer une Thaïs du nom d'une Lucrece.

CI

Que dirons nous – Melin – de ceste court Romaine,
Où nous voions chacun divers chemins tenir,
Et aux plus haults honneurs les moindres parvenir,
Par vice, par vertu, par travail, et sans peine ?

L'un fait pour s'avancer une despence vaine,
L'autre par ce moyen se voit grand devenir,
L'un par severité se sçait entretenir,
L'autre gagne les cœurs par sa douceur humaine :

L'un pour ne s'avancer se voit estre avancé,
L'autre pour s'avancer se voit desavançé,
Et ce qui nuit à l'un, à l'autre est profitable :

Qui dit que le sçavoir est le chemin d'honneur,
Qui dit que l'ignorance attire le bon heur,
Lequel des deux – Melin – est le plus veritable ?

CII

On ne fait de tout bois l'image de Mercure,
Dit le proverbe vieil : mais nous voions icy
De tout bois faire Pape, et Cardinaulx aussi,
Et vestir en trois jours tout une autre figure.

Les princes, et les rois, viennent grands de nature,
Aussi de leurs grandeurs n'ont-ilz tant de souci,
Comme ces Dieux nouveaux, qui n'ont que le sourci,
Pour faire reverer leur grandeur, qui peu dure.

Paschal, j'ay veu celuy qui n'agueres trainoit
Toute Rome apres luy, quand il se pourmenoit,
Aveques trois valletz cheminer par la rue :

Et trainer apres luy un long orgueil Romain
Celuy, de qui le pere a l'ampoule en la main,
Et l'aiguillon au poing se courbe à la charrue.

CIII

Si la perte des tiens, si les pleurs de ta mere,
Et si de tes parents les regrets quelquefois,
Combien, cruel Amour, que sans amour tu sois,
T'ont fait sentir le dueil de leur complainte amere :

C'est or' qu'il fault monstrier ton flambeau sans lumiere,
C'est or' qu'il fault porter sans flesches ton carquois,
C'est or' qu'il fault briser ton petit arc Turquois,
Renouvelant le dueil de ta perte premiere.

Car ce n'est pas icy qu'il te fault regretter
Le pere au bel Ascaigne : il te fault lamenter
Le bel Ascaigne mesme, Ascaigne, ô quel dommage !

Ascaigne, que Caraffe aymoist plus que ses yeux,
Ascaigne qui passoit en beaulté de visage
Le beau Couppier Troyen, qui verse à boire aux Dieux.

CIV

Si fruicts, raisins, et bledz, et autres telles choses
Ont leur tronc, et leur sep, et leur semence aussi,
Et s'on voit au retour du printemps addoulci
Naistre de toutes partz violettes, et roses :

Ny fruicts, raisins, ny bledz, ny fleurettes descloses
Sortiront – Viateur – du corps qui gist icy :
Aulx, oignons, et porreaux, et ce qui fleure ainsi,
Auront icy dessous leurs semences encloses.

Toy donc, qui de l'encens et du basme n'as point,
Si du grand Jules tiers quelque regret te poingt,
Parfume son tombeau de telle odeur choisie :

Puis que son corps, qui fut jadis egal aux Dieux,
Se souloit paistre icy de telz metz precieux,
Comme au ciel Jupiter se paist de l'ambrosie.

CV

De voir mignon du Roy un courtisan honneste,
Voir un pauvre cadet l'ordre au col soustenir,
Un petit compagnon aux estatz parvenir,
Ce n'est chose – Morel – digne d'en faire feste.

Mais voir un estaffier, un enfant, une beste,
Un forfant, un poltron Cardinal devenir,
Et pour avoir bien sçeu un singe entretenir
Un Ganymede avoir le rouge sur la teste :

S'estre veu par les mains d'un soldat Espagnol
Bien hault sur une eschelle avoir la corde au col
Celuy, que par le nom de Saint-Pere lon nomme :

Un belistre en trois jours aux princes s'égaller,
Et puis le voir de là en trois jours devaller :
Ces miracles – Morel – ne se font point qu'à Rome.

CVI

Qui niera – Gillebert – s'il ne veult resister
Au jugement commun, que le siege de Pierre
Qu'on peult dire à bon droit un Paradis en terre,
Aussi bien que le ciel, n'ait son grand Juppiter ?

Les Grecz nous ont fait l'un sur Olympe habiter,
Dont souvent dessus nous ses fouldres il desserre :
L'autre du Vatican délasche son tonnerre,
Quand quelque Roy l'a fait contre luy despiter.

Du Juppiter celeste un Ganymede on vante,
Le Thusque Juppiter en a plus de cinquante :
L'un de Nectar s'enyvre, et l'autre de bon vin.

De l'aigle l'un et l'autre a la defense prise,
Mais l'un hait les tyrans, l'autre les favorise :
Le mortel en cecy n'est semblable au divin.

CVII

Où que je tourne l'œil, soit vers le Capitole,
Vers les baings d'Antonin, ou Diocletien,
Et si quelqu'œuvre encor dure plus ancien,
De la porte saint Pol jusques à Ponte-mole :

Je deteste apart-moy ce vieil Faucheur, qui vole,
Et le Ciel, qui ce tout a reduit en un rien :
Puis songeant que chacun peult repeter le sien,
Je me blasme, et cognois que ma complainte est fole.

Aussi seroit celuy par trop audacieux,
Qui voudroit accuser ou le Temps ou les Cieux,
Pour voir une medaille, ou colonne brisee.

Et qui sçait si les Cieulx referont point leur tour,
Puis que tant de Seigneurs nous voyons chacun jour
Bastir sur la Rotonde, et sur le Collisee ?

CVIII

Je fuz jadis Hercule, or Pasquin je me nomme,
Pasquin fable du peuple, et qui fais toutefois
Le mesme office encor que j'ay fait autrefois,
Veu qu'ores par mes vers tant de monstres j'assomme.

Aussi mon vray mestier c'est de n'espargner homme,
Mais les vices chanter d'une publique voix :
Et si ne puis encor, quelque fort que je sois,
Surmonter la fureur de cet Hydre de Rome.

J'ay porté sur mon col le grand Palais des Dieux,
Pour soulager Atlas, qui sous le faiz des cieux
Courboit las et recreu sa grande eschine large.

Ores au lieu du ciel, je porte sur mon doz
Un gros moyne Espagnol, qui me froisse les oz,
Et me poise trop plus que ma premiere charge.

CLX

Comme un, qui veult curer quelque Cloaque immunde,
S'il n'a le nez armé d'une contresenteur,
Estouffé bien souvent de la grand'puanteur
Demeure ensevely dans l'ordure profonde :

Ainsi le bon Marcel ayant levé la bonde,
Pour laisser escouler la fangeuse espaisseur
Des vices entassez, dont son predecesseur
Avoit six ans devant empoisonné le monde :

Se trouvant le pauvret de telle odeur surpris,
Tomba mort au milieu de son œuvre entrepris,
N'ayant pas à demy ceste ordure purgee.

Mais quiconques rendra tel ouvrage parfait,
Se pourra bien vanter d'avoir beaucoup plus fait,
Que celuy qui purgea les estables d'Augee.

CX

Quand mon Caraciol de leur prison desserre
Mars, les ventz, et l'hyver : une ardente fureur,
Une fiere tempeste, une tremblante horreur
Ames, ondes, humeurs, ard, renverse, et reserre.

Quand il luy plait aussi de renfermer la guerre,
Et l'orage, et le froid : une amoureuse ardeur,
Une longue bonasse, une douce tiedeur
Brusle, appaise, et resoult les cœurs, l'onde, et la terre.

Ainsi la paix à Mars il oppose en un temps,
Le beaultemps à l'orage, à l'hyver le printemps,
Comparant Paule quart, avec Jules troisieme.

Aussi ne furent onq' deux siecles plus divers,
Et ne se peult mieulx voir l'endroit par le revers,
Que mettant Jules tiers avec Paule quatrieme.

CXI

Je n'ay jamais pensé que ceste voulte ronde
Couvrist rien de constant : mais je veulx desormais,
Je veulx – mon cher Morel – croire plus que jamais,
Que dessous ce grand Tout rien ferme ne se fonde.

Puis que celuy qui fut de la terre et de l'onde
Le tonnerre et l'effroy, las de porter le faiz
Veult d'un cloistre borner la grandeur de ses faicts,
Et pour servir à Dieu abandonner le monde.

Mais quoy ? que dirons-nous de cet autre vieillard,
Lequel ayant passé son aage plus gaillard
Au service de Dieu, ores Cesar imite ?

Je ne sçay qui des deux est le moins abusé :
Mais je pense – Morel – qu'il est fort mal aisé,
Que l'un soit bon guerrier, ny l'autre bon hermite.

CXII

Quand je voy ces Seigneurs, qui l'espee et la lance
Ont laissé pour vestir ce saint orgueil Romain,
Et ceulx-là, qui ont pris le baston en la main,
Sans avoir jamais fait preuve de leur vaillance :

Quand je les vois – Ursin – si chiches d'audience,
Que souvent par quatre huiz on la mendie en vain :
Et quand je voy l'orgueil d'un Camerier hautain,
Lequel feroit à Job perdre la patience :

Il me souvient alors de ces lieux enchantez,
Qui sont en Amadis, et Palmerin chantez,
Desquelz l'entree estoit si chèrement vendue.

Puis je dis : ô combien le Palais que je voy
Me semble different du Palais de mon Roy,
Où lon ne trouve point de chambre deffendue !

CXIII

Avoir veu devaller une triple Montagne,
Apparoir une Biche, et disparoir soudain,
Et dessus le tombeau d'un Empereur Romain
Une vieille Caraffe eslever pour enseigne :

Ne voir qu'entrer soldardz et sortir en campagne,
Emprisonner seigneurs pour un crime incertain,
Retourner forussiz, et le Napolitain
Commander en son rang à l'orgueil de l'Espagne :

Force nouveaux seigneurs, dont les plus apparens
Sont de sa Sainteté les plus proches parents,
Et force Cardinaulx, qu'à grand'peine lon nomme :

Force braves chevaulx, et force hauls colletz,
Et force favoriz, qui n'estoient que valletz,
Voilà – mon cher Dagaut – des nouvelles de Rome.

CXIV

O trois et quatre fois malheureuse la terre,
Dont le prince ne voit que par les yeux d'autrui,
N'entend que par ceulx-là, qui respondent pour luy,
Aveugle, sourd, et mut, plus que n'est une pierre !

Telz sont ceulx-là – Seigneur – qu'aujourd'huy lon reserre
Oisifz dedans leur chambre, ainsi qu'en un estuy,
Pour durer plus long temps, et ne sentir l'ennuy,
Que sent leur pauvre peuple accablé de la guerre.

Ilz se paissent enfans de trompes et canons,
De fifres, de tabours, d'enseignes, gomphanons,
Et de voir leur province aux ennemis en proye.

Tel estoit cestui-là, qui du hault d'une tour ;
Regardant undoyer la flamme tout autour,
Pour se donner plaisir chantoit le feu de Troye.

CXV

O que tu es heureux, si tu cognois ton heur,
D'estre eschappé des mains de ceste gent cruelle,
Qui soubz un faulx semblant d'amitié mutuelle
Nous desrobbe le bien, et la vie, et l'honneur !

Où tu es – mon Dagaud – la secrette ranqueur,
Le soing qui comme un' hydre en nous se renouvelle,
L'avarice, l'envie, et la haine immortelle
Du chetif courtisan n'empoisonnent le cœur.

La molle oisiveté n'y engendre le vice,
Le serviteur n'y perd son temps et son service,
Et n'y mesdit on point de cil qui est absent :

La justice y a lieu, la foy n'en est banie,
Là ne sçait-on que c'est de prendre à compagnie,
A change, à cense, à stoc, et à trente pour cent.

CXVI

Fuions – Dilliers – fuions ceste cruelle terre,
Fuions ce bord avare, et ce peuple inhumain,
Que des Dieux irritez la vangeresse main
Ne nous accable encor' soubs un mesme tonnerre.

Mars est desenchainé, le temple de la guerre
Est ouvert à ce coup, le grand prestre Romain
Veult fouldroier là bas l'heretique Germain,
Et l'Espagnol marran, ennemis de saint Pierre.

On ne voit que soldartz, enseignes, gonphanons,
On n'oit que tabourins, trompettes, et canons,
On ne voit que chevaux courans parmy la plaine :

On n'oit plus raisonner que de sang, et de feu,
Maintenant on voira, si jamais on l'a veu,
Comment se sauvera la nacelle Romaine.

CXVII

Celuy vrayement estoit et sage et bien appris,
Qui cognoissant du feu la semence divine
Estre des Animans la premiere origine,
De substance de feu dit estre noz espritz.

Le corps est le tison de ceste ardeur espris,
Lequel, d'autant qu'il est de matiere plus fine,
Fait un feu plus luisant, et rend l'esprit plus digne
De monstrier ce qui est en soy mesme compris.

Ce feu donques celeste, humble de sa naissance
S'esleve peu à peu au lieu de son essence,
Tant qu'il soit parvenu au point de sa grandeur :

Adonc' il diminue, et sa force lassee
Par faulte d'aliment en cendres abbaissee
Sent faillir tout à coup sa languissante ardeur.

CXVIII

Quand je voy ces Messieurs, desquelz l'auctorité
Se voit ores icy commander en son rang,
D'un front audacieux cheminer flanc à flanc,
Il me semble de voir quelque divinité.

Mais les voiant pallir lors que sa Saincteté
Crache dans un bassin, et d'un visage blanc
Cautement espier s'il y a point de sang,
Puis d'un petit soubritz feindre une seureté :

O combien – di-je alors – la grandeur que je voy,
Est miserable au pris de la grandeur d'un Roy !
Malheureux qui si cher achete tel honneur.

Vrayement le fer meurtrier, et le rocher aussi
Pendent bien sur le chef de ces Seigneurs icy,
Puis que d'un vieil filet depend tout leur bonheur.

CXIX

Brusquet à son retour vous racontera – Sire –
De ces rouges prelatz la pompeuse apparence,
Leurs mules, leurs habitz, leur longue reverence,
Qui se peult beaucoup mieulx représenter que dire.

Il vous racontera, s'il les sçait bien descrire,
Les mœurs de ceste court, et quelle difference
Se voit de ces grandeurs à la grandeur de France,
Et mille autres bons poincts, qui sont dignes de rire.

Il vous peindra la forme, et l'habit du saint Pere,
Qui, comme Jupiter, tout le monde tempere
Aveques un clin d'œil : sa faconde et sa grace,

L'honnesteté des siens, leur grandeur et largesse,
Les presentz qu'on luy fait, et de quelle caresse
Tout ce que se dit vostre à Rome lon embrasse.

CXX

Voicy le Carneval, menons chacun la sienne,
Allons baller en masque, allons nous pourmener,
Allons voir Marc Antoine, ou Zany bouffonner,
Avec son Magnifique à la Venitienne :

Voyons courir le pal à la mode ancienne,
Et voyons par le nez le sot buffle mener,
Voyons le fier taureau d'armes environner,
Et voyons au combat l'adresse Italienne :

Voyons d'œufz parfumez un orage gresler,
Et la fusee ardent' siffler menu par l'ær.
Sus donc depechons nous, voicy la pardonance :

Il nous fauldra demain visiter les saints lieux,
Là nous ferons l'amour, mais ce sera des yeux,
Car passer plus avant c'est contre l'ordonnance.

CXXI

Se fascher tout le jour d'une fascheuse chasse,
Voir un brave taureau se faire un large tour
Estonné de se voir tant d'hommes alentour,
Et cinquante picquiers affronter son audace :

Le voir en s'elançant la teste basse,
Fuir et retourner d'un plus brave retour,
Puis le voir à la fin pris en quelque destour
Percé de mille coups ensenglanter la place :

Voir courir aux flambeaux, mais sans se rencontrer,
Donner trois coups d'espee, en armes se monstrier,
Et tout autour du camp un rampart de Thudesques :

Dresser un grand apprest, faire attendre long temps,
Puis donner à la fin un maigre passetemps :
Voila tout le plaisir des festes Romanesques.

CXXII

Ce pendant qu'au Palais de procez tu devises,
D'advocats, procureurs, presidents, conseillers,
D'ordonnances, d'arrestz, de nouveaux officiers,
De juges corrompuz, et de telles surprises :

Nous devisons icy de quelques villes prises,
De nouvelles de banque, et de nouveaux courriers,
De nouveaux Cardinaulx, de mules, d'estaffiers,
De chappes, de rochetz, de masses, et valises :

Et ores – Sibilet – que je t'escry ceci,
Nous parlons de taureaux, et de buffles aussi,
De masques, de banquetz, et de telles despences :

Demain nous parlerons d'aller aux stations,
De motu-propio, de reformatiōns,
D'ordonnances, de briefz, de bulles, et dispenses.

CXXIII

Nous ne sommes faschez que la trefve se face :
Car bien que nous soyons de la France bien loing,
Si est chacun de nous à soymesme tesmoing,
Combien la France doit de la guerre estre lasse.

Mais nous sommes faschez que l'Espagnole audace,
Qui plus que le François de repoz a besoing,
Se vante avoir la guerre et la paix en son poing,
Et que de respirer nous luy donnons espace.

Il nous fasche d'ouir noz pauvres alliez
Se plaindre à tous propoz qu'on les ait oubliez,
Et qu'on donne au privé l'utilité commune :

Mais ce qui plus nous fasche est que les estrangers
Disent plus que jamais que nous sommes legers,
Et que nous ne sçavons cognoistre la Fortune.

CXXIV

Le Roy – disent icy ces baniz de Florence –
Du sceptre d'Italie est frustré desormais,
Et son heureuse main cet heur n'aura jamais
De reprendre aux cheveulx la fortune de France.

Le Pape mal content n'aura plus de fiance
En tous ces beaux desseings trop legerement faictz,
Et l'exemple Sienois rendra par ceste paix
Suspecte aux estrangers la Françoisie alliance.

L'Empereur affoibly ses forces reprendra,
L'Empire hereditaire à ce coup il rendra,
Et paisible à ce coup il rendra l'Angleterre.

Voila que disent ceulx, qui discourent du Roy :
Que leur respondrons-nous ? Vineus, mande le moy,
Toy, qui sçais discourir et de paix et de guerre.

CXXV

Dedans le ventre obscur, où jadis fut encloz
Tout cela qui depuis a remply ce grand vide,
L'air, la terre, et le feu, et l'element liquide,
Et tout cela qu'Atlas soustient dessus son doz,

Les semences du Tout estoient encor' en gros,
Le chault avec le sec, le froid avec l'humide,
Et l'accord, qui depuis leur imposa la bride,
N'avoit encor' ouvert la porte du Caos :

Car la guerre en avoit la serrure brouillee,
Et la clef en estoit par l'aage si rouillee,
Qu'en vain, pour en sortir, combattoit ce grand corps.

Sans la trefve – Seigneur – de la paix messagere,
Qui trouva le secret, et d'une main legere
La paix avec l'amour en fit sortir dehors.

CXXXVI

Tu sois la bien venue, ô bienheureuse trefve !
Trefve, que le Chrestien ne peult assez chanter,
Puis que seule tu as la vertu d'enchanter
De noz travaulx passez la souvenance greve.

Tu dois durer cinq ans : et que l'envie en creve,
Car si le ciel bening te permet enfanter
Ce qu'on attend de toy, tu te pourras vanter
D'avoir fait une paix, qui ne sera si breve.

Mais si le favory en ce commun repoz
Doit avoir desormais le temps plus à propos
D'accuser l'innocent, pour luy ravir sa terre.

Si le fruit de la paix du peuple tant requis
A l'avare advocat est seulement acquis,
Trefve, va t'en en paix, et retourne la guerre.

CXXVII

Icy de mille fards la traison se desguise,
Icy mille forfaitz pullulent à foison,
Icy ne se punit l'homicide ou poison,
Et la richesse icy par usure est acquise :

Icy les grands maisons viennent de bastardise !
Icy ne se croid rien sans humaine raison,
Icy la volupté est toujours de saison,
Et d'autant plus y plaist, que moins elle est permise.

Pense le demourant. Si est-ce toutefois
Qu'on garde encor' icy quelque forme de loix,
Et n'en est point du tout la justice bannie :

Icy le grand seigneur n'achete l'action,
Et pour priver autruy de sa possession
N'arme son mauvais droit de force et tyrannie.

CXXVIII

Ce n'est pas de mon gré – Carle – que ma navire
Erre en la mer Tyrrhene : un vent impetueux
La chasse maulgré moy par ces flots tortueux,
Ne voiant plus le pol, qui sa faveur t'inspire.

Je ne voy que rochers, et si rien se peult dire
Pire que des rochers le hurt audacieux :
Et le phare jadis favorable à mes yeux
De mon cours egaré sa lanterne retire.

Mais si je puis un jour me sauver des dangers
Que je fuy vagabond par ces flots estrangers,
Et voir de l'Ocean les campagnes humides,

J'arresteray ma nef au rivage Gaulois,
Consacrant ma despouille au Neptune François,
A Glauque, à Melicerte, et aux sœurs Nereïdes.

CXXIX

Je voy – Dilliers – je voy serener la tempeste,
Je voy le vieil Proté son troupeau renfermer,
Je voy le verd Triton s’egaier sur la mer,
Et voy l’Astre jumeau flamboier sur ma teste.

Ja le vent favorable à mon retour s’appreste,
Ja vers le front du port je commence à ramer,
Et voy ja tant d’amis, que ne les puis nommer,
Tendant les bras vers moy, sur le bord faire feste.

Je voy mon grand Ronsard, je le cognois d’ici,
Je voy mon cher Morel, et mon Dorat aussi,
Je voy mon Delahaie, et mon Paschal encore :

Et voy un peu plus loing – si je ne suis deceu –
Mon divin Mauleon, duquel, sans l’avoir veu,
La grace, le sçavoir et la vertu j’adore.

CXXX

Et je pensois aussi ce que pensoit Ulysse,
Qu'il n'estoit rien plus doux que voir encor' un jour
Fumer sa cheminee, et apres long sejour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice.

Je me resjouissois d'estre eschappé au vice,
Aux Circes d'Italie, aux Sirenes d'amour,
Et d'avoir rapporté en France à mon retour
L'honneur que lon s'acquiert d'un fidele service.

Las mais apres l'ennuy de si longue saison,
Mille souciz mordants je trouve en ma maison,
Qui me rongent le cœur sans espoir d'allegence.

Adieu donques – Dorat – je suis encor' Romain,
Si l'arc que les neuf Sœurs te misrent en la main
Tu ne me preste icy, pour faire ma vengeance.

CXXXI

Morel, dont le sçavoir sur tout autre je prise,
Si quelqu'un de ceulx là, que le Prince Lorrain
Guida dernièrement au rivage Romain,
Soit en bien, soit en mal, de Rome te devise :

Dy, qu'il ne sçait que c'est du siege de l'eglise,
N'y aiant esprouvé que la guerre, et la faim,
Que Rome n'est plus Rome, et que celuy en vain
Presume d'en juger, qui bien ne l'a comprise.

Celuy qui par la ruë a veu publiquement
La courtisanne en coche, ou qui pompeusement
L'a peu voir à cheval en accoustrement d'homme

Superbe se monstrier : celuy qui de plein jour
Aux Cardinaulx en cappe a veu faire l'amour,
C'est celuy seul – Morel – qui peult juger de Rome.

CXXXII

Vineus, je ne viz onc si plaisante province,
Hostes si gracieux, ny peuple si humain,
Que ton petit Urbin, digne que soubs sa main
Le tienne un si gentil et si vertueux Prince.

Quant à l'estat du Pape, il fallut que j'apprinse
A prendre en patience et la soif et la faim :
C'est pitié, comme là le peuple est inhumain,
Comme tout y est cher, et comme lon y pinse.

Mais tout cela n'est rien au pris du Ferrarois,
Car je ne vouldrois pas pour le bien de deux roys
Passer encor' un coup par si penible enfer.

Bref je ne sçay – Vineus – qu'en conclure à la fin,
Fors, qu'en comparaison de ton petit Urbin,
Le peuple de Ferrare est un peuple de fer.

CXXXIII

Il fait bon voir – Magny – ces Coïons magnifiques,
Leur superbe Arcenal, leurs vaisseaux, leur abbord,
Leur saint Marc, leur palais, leur Realte, leur port,
Leurs changes, leurs profitz, leur banque, et leurs trafiques :

Il fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,
Leurs robes à grand’ manche, et leurs bonnetz sans bord,
Leur parler tout grossier, leur gravité, leur port,
Et leurs sages advis aux affaires publiques.

Il fait bon voir de tout leur Senat balloter,
Il fait bon voir par tout leurs gondolles flotter,
Leurs femmes, leurs festins, leur vivre solitere :

Mais ce que lon en doit le meilleur estimer,
C’est quand ces vieux coquz vont espouser la mer,
Dont ilz sont les maris, et le Turc l’adultere.

CXXXIV

Celuy qui d'amitié a violé la loy,
Cherchant de son amy la mort et vitupere,
Celuy qui en procez a ruiné son frere,
Ou le bien d'un mineur a converty à soy :

Celuy qui a trahy sa patrie et son Roy,
Celuy qui comme Œdipe a fait mourir son pere,
Celuy qui comme Oreste a fait mourir sa mere,
Celuy qui a nié son baptesme et sa foy :

Marseille, il ne fault point que pour la penitence
D'une si malheureuse abominable offense,
Son estomac plombé martelant nuict et jour,

Il voise errant nudz piedz ne six ne sept annees :
Que les Grysons sans plus il passe à ses journees,
J'entens, s'il veult que Dieu luy doibve du retour.

CXXXV

La terre y est fertile, amples les edifices,
Les pœlles bigarrez, et les chambres de bois,
La police immuable, immuables les loix,
Et le peuple ennemy de forfaitz et de vices.

Ilz boivent nuict et jour en Bretons et Suysses,
Ilz sont gras et refaits, et mangent plus que trois :
Voila les compagnons et correcteurs des Roys,
Que le bon Rabelais a surnommez Saulcisses.

Ilz n'ont jamais changé leurs habitz et façons,
Ilz hurlent comme chiens leurs barbares chansons,
Ilz comptent à leur mode, et de tout se font croire :

Ilz ont force beaux lacz, et force sources d'eau,
Force prez, force bois. J'ay du reste – Belleau –
Perdu le souvenir, tant ilz me firent boire.

CXXXVI

Je les ay veuz – Bizet – et si bien m'en souvient,
J'ay veu dessus leur front la repentance peinte,
Comme on voit ces esprits qui là bas font leur plainte,
Ayant passé le lac d'où plus on ne revient.

Un croire de leger les folz y entretient
Soubs un pretexte faulx de liberté contrainte :
Les coupables fuitifz y demeurent par crainte,
Les plus fins et rusez honte les y retient.

Au demeurant – Bizet – l'avarice et l'envie,
Et tout cela qui plus tormente nostre vie,
Domine en ce lieu là plus qu'en tout autre lieu.

Je ne viz onques tant l'un l'autre contre-dire,
Je ne viz onques tant l'un de l'autre mesdire :
Vray est, que, comme icy, lon n'y jure point Dieu.

CXXXVII

Sceve, je me trouvay comme le filz d'Anchise
Entrant dans l'Elysee, et sortant des enfers,
Quand apres tant de monts de neige tous couvers,
Je viz ce beau Lyon, Lyon que tant je prise.

Son estroicte longueur, que la Sone divise,
Nourrit mil artisans, et peuples tous divers :
Et n'en desplaise à Londre', à Venise, et Anvers,
Car Lyon n'est pas moindre en fait de marchandise.

Je m'estonnay d'y voir passer tant de courriers,
D'y voir tant de banquiers, d'imprimeurs, d'armuriers,
Plus dru que lon ne voit les fleurs par les prairies.

Mais je m'estonnay plus de la force des pontz,
Dessus lesquelz on passe, allant dela les montz,
Tant de belles maisons, et tant de metairies.

CXXXVIII

De-vaulx, la mer reçoit tous les fleuves du monde,
Et n'en augmente point : semblable à la grand'mer
Est ce Paris sans pair, où lon voit abysmer
Tout ce qui là dedans de toutes parts abonde.

Paris est en sçavoir une Grece feconde,
Une Rome en grandeur Paris on peult nommer,
Une Asie en richesse on le peult estimer,
En rares nouveautez une Afrique seconde.

Bref, en voyant – De-vaulx – ceste grande cité,
Mon œil, qui paravant estoit exercité
A ne s'esmerveiller des choses plus estranges,

Print esbaissement. Ce qui ne me peut plaire,
Ce fut l'estonnement du badaud populaire,
La presse des chartiers, les procez, et les fanges.

CXXXIX

Si tu veuls vivre en court – Dilliers – souviene-toy,
De t'accoster tousjours des mignons de ton maistre,
Si tu n'es favori, faire semblant de l'estre,
Et de t'accommoder aux pasetemps du Roy.

Souviene-toy encor' de ne prester ta foy
Au parler d'un chacun, mais sur tout sois adextre
A t'aider de la gauche autant que de la dextre,
Et par les mœurs d'autrui à tes mœurs donne loy.

N'avance rien du tien – Dilliers – que ton service,
Ne monstre que tu sois trop ennemy du vice,
Et sois souvent encor' muet, aveugle, et sourd.

Ne fay que pour autrui importun on te nomme.
Faisant ce que je dy, tu seras galland homme :
T'en souviene – Dilliers – si tu veuls vivre en court.

CXL

Si tu veuls seurement en court te maintenir,
Le silence – Ronsard – te soit comme un decret.
Qui baille à son amy la clef de son secret,
Le fait de son amy son maistre devenir.

Tu dois encor’ – Ronsard – ce me semble, tenir
Aveq’ ton ennemy quelque moyen discret,
Et faisant contre luy, monstrier qu’à ton regret
Le seul devoir te fait en ces termes venir.

Nous voyons bien souvent une longue amitié
Se changer pour un rien en fiere inimitié,
Et la haine en amour souvent se transformer.

Dont – veu le temps qui court – il ne fault s’esbair.
Ayme donques – Ronsard – comme pouvant haïr,
Haïs donques – Ronsard – comme pouvant aymer.

CXLI

Amy, je t'apprendray – encores que tu sois
Pour te donner conseil, de toymesme assez sage –
Comme jamais tes vers ne te feront oultrage,
Et ce qu'en tes escriptz plus eviter tu dois.

Si de Dieu, ou du Roy tu parles quelquefois,
Fay que tu sois prudent, et sobre en ton langage :
Le trop parler de Dieu porte souvent dommage,
Et longues sont les mains des Princes et des Rois.

Ne t'attache à qui peult, si sa fureur l'allume,
Vanger d'un coup d'espee un petit traict de plume,
Mais presse – comme on dit – ta levre avec le doy.

Ceulx que de tes bons motz tu vois pasmer de rire,
Si quelque oultrageux fol t'en veult faire desdire,
Ce seront les premiers à se mocquer de toy.

CXLII

Cousin, parle tousjours des vices en commun,
Et ne discours jamais d'affaires à la table,
Mais sur tout garde toy d'estre trop veritable,
Si en particulier tu parles de quelqu'un.

Ne commets ton secret à la foy d'un chacun,
Ne dy rien qui ne soit pour le moins vray-semblable :
Si tu ments, que ce soit pour chose profitable,
Et qui ne tourne point au deshonneur d'aucun.

Sur tout garde toy bien d'estre double en paroles,
Et n'use sans propoz de finesses frivoles,
Pour acquerir le bruit d'estre bon courtisan.

L'artifice caché c'est le vray artifice :
La souris bien souvent perit par son indice,
Et souvent par son art se trompe l'artisan.

CXLIII

Bizet, j'aymerois mieulx faire un bœuf d'un formy,
Ou faire d'une mousche un Indique elephant,
Que le bon heur d'autruy par mes vers estoufant,
Me faire d'un chacun le publiq ennemy.

Souvent pour un bon mot on perd un bon amy,
Et tel par ses bons motz croit – tant il est enfant –
S'estre mis sur la teste un chapeau triomphant,
A qui mieulx eust valu estre bien endormy.

La louange – Bizet – est facile à chacun,
Mais la satire n'est un ouvrage commun :
C'est, trop plus qu'on ne pense, un œuvre industrieux.

Il n'est rien si fascheux qu'un brocard mal plaisant,
Et fault bien – comme on dit – bien dire en mesdisant,
Veu que le louer mesme est souvent odieux.

CXLIV

Gordes, je sçauois bien faire un conte à la table,
Et s'il estoit besoing, contrefaire le sourd :
J'en sçauois bien donner, et faire à quelque lourd,
Le vray ressembler faulx, et le faulx veritable.

Je me sçauois bien rendre à chacun accointable,
Et façonner mes mœurs aux mœurs du temps qui court,
Je sçauois bien prester – comme on dit à la court –
Aupres d'un grand seigneur quelque œuvre charitable.

Je sçauois bien encor, pour me mettre en avant,
Vendre de la fumee à quelque poursuivant,
Et pour estre employé en quelque bon affaire,

Me feindre plus ruzé cent fois que je ne suis :
Mais ne le voulant point – Gordes – je ne le puis,
Et si ne blasme point ceulx qui le sçavent faire.

CXLV

Tu t'abuses – Belleau – si pour estre sçavant,
Sçavant et vertueux, tu penses qu'on te prise :
Il fault – comme lon dit – estre homme d'entreprise,
Si tu veulx qu'à la court on te pousse en avant.

Ces beaux noms de vertu, ce n'est rien que du vent :
Donques, si tu es sage, embrasse la feintise,
L'ignorance, l'envie, avec la couvoitise :
Par ces artz jusqu'au ciel on monte bien souvent.

La science à la table est des seigneurs prisee,
Mais en chambre – Belleau – elle sert de risee :
Garde, si tu m'en crois, d'en acquerir le bruit.

L'homme trop vertueux desplait au populaire :
Et n'est-il pas bien fol, qui s'efforceant de plaire,
Se mesle d'un mestier, que tout le monde fuit ?

CXLVI

Souvent nous faisons tort nous mesme' à nostre ouvrage,
Encor' que nous soyons de ceulx qui font le mieulx :
Soit par trop quelquefois contrefaire les vieux,
Soit par trop imiter ceulx qui sont de nostre aage.

Nous ostonz bien souvent aux princes le courage
De nous faire du bien : nous rendant odieux,
Soit pour en demandant estre trop ennuyeux,
Soit pour trop nous loüant aux autres faire oultrage.

Et puis nous nous plaignons de voir nostre labeur
Veuf d'applaudissement, de grace, et de faveur,
Et de ce que chacun à son œuvre souhette.

Bref, loüe qui vouldra son art, et son mestier,
Mais cestui-là – Morel – n'est pas mauvais ouvrier,
Lequel sans estre fol, peult estre bon poëte.

CXLVII

Ne te fasche – Ronsard – si tu vois par la France
Fourmiller tant d’escriptz. Ceulx qui ont merité
D’estre advoüez pour bons de la posterité,
Portent leur sauf-conduit, et lettre d’assurance.

Tout œuvre qui doit vivre, il a des sa naissance
Un Demon qui le guide à l’immortalité :
Mais qui n’a rencontré telle nativité,
Comme un fruit abortif, n’a jamais accroissance.

Virgile eut ce Demon, et l’eut Horace encor,
Et tous ceulx qui du temps de ce bon siecle d’or
Estoient tenuz pour bons : les autres n’ont plus vie.

Qu’eussions-nous leurs escriptz, pour voir de nostre temps
Ce qui aux anciens servoit de passetemps,
Et quelz estoient les vers d’un indocte Mevie.

CXLVIII

Autant comme lon peult en un autre langage
Une langue exprimer, autant que la nature
Par l'art se peult monstrier, et que par la peinture
On peult tirer au vif un naturel visage :

Autant exprimes-tu, et encor d'avantage,
Aveques le pinceau de ta docte esriture,
La grace, la façon, le port, et la stature
De celuy, qui d'Enee a descript le voyage.

Ceste mesme candeur, ceste grace divine,
Ceste mesme douceur, et majesté Latine
Qu'en ton Virgile on voit, c'est celle mesme encore,

Qui François se rend par ta celeste veine.
Des-Masures sans plus a faulte d'un Mecene,
Et d'un autre Cesar, qui ses vertuz honnore.

CXLIX

Vous dictes – Courtisans – les Poètes sont fous,
Et dictes vérité : mais aussi dire j’ose,
Que telz que vous soiez, vous tenez quelque chose,
De ceste douce humeur qui est commune à tous.

Mais celle-là – Messieurs – qui domine sur vous,
En autres actions diversement s’expose :
Nous sommes fous en rime, et vous l’estes en prose :
C’est le seul different qu’est entre vous et nous.

Vray est que vous avez la court plus favorable,
Mais aussi n’avez vous un renom si durable :
Vous avez plus d’honneurs, et nous moins de souci.

Si vous riez de nous, nous faisons la pareille :
Mais cela qui se dit s’en vole par l’oreille,
Et cela qui s’escript, ne se perd pas ainsi.

CL

Seigneur, je ne sçaurois regarder d'un bon œil
Ces vieux Singes de court, qui ne sçavent rien faire,
Sinon en leur marcher les Princes contrefaire,
Et se vestir, comme eulx, d'un pompeux appareil.

Si leur maistre se mocque, ilz feront le pareil,
S'il ment, ce ne sont-eulx, qui diront du contraire,
Plustost auront-ilz veu, à fin de luy complaire,
La Lune en plein midi, à minuict le Soleil.

Si quelqu'un devant eulx reçoit un bon visage,
Ilz le vont caresser, bien qu'ilz crevent de rage,
S'il le reçoit mauvais, ils le monstrent au doy.

Mais ce qui plus contre eulx quelquefois me despite,
C'est quand devant le Roy, d'un visage hypocrite,
Ilz se prennent à rire, et ne sçavent pourquoy.

CLI

Je ne te prie pas de lire mes escripts,
Mais je te prie bien qu'ayant fait bonne chere,
Et joué toute nuict aux dez, à la premiere,
Et au jeu que Venus t'a sur tous mieulx appris,

Tu ne viennes icy desfacher tes esprits,
Pour te mocquer des vers que je metz en lumiere,
Et que de mes escripts la leçon coustumiere,
Par faulte d'entretien, ne te serve de riz.

Je te priray encor', quiconques tu puisse' estre,
Qui brave de la langue, et foible de la dextre,
De blesser mon renom te monstres tousjours prest,

Ne mesdire de moy : ou prendre patience,
Si ce que ta bonté me preste en conscience,
Tu te le vois par moy rendre à double interest.

CLII

Si mes escripts – Ronsard – sont semez de ton loz,
Et si le mien encor tu ne dedaignes dire,
D'estre encloz en mes vers ton honneur ne desire,
Et par là je ne cherche en tes vers estre encloz.

Laissons donc je te pry laissons causer ces sotz,
Et ces petitz gallandz, qui ne sachant que dire,
Disent, voyant Ronsard, et Bellay s'entr'escire,
Que ce sont deux muletz, qui se grattent le doz.

Noz louanges – Ronsard – ne font tort à personne :
Et quelle loy defend que l'un à l'autre en donne,
Si les amis entre eulx des presens se font bien ?

On peult comme l'argent trafiquer la louange,
Et les louanges sont comme lettres de change,
Dont le change et le port – Ronsard – ne couste rien.

CLIII

On donne les degrez au sçavant escolier,
On donne les estatz à l'homme de justice,
On donne au courtisan le riche benefice,
Et au bon capitaine on donne le collier :

On donne le butin au brave aventurier,
On donne à l'officier les droits de son office,
On donne au serviteur le gaing de son service,
Et au docte poëte on donne le laurier.

Pourquoy donc fais-tu tant lamenter Calliope
Du peu de bien qu'on fait à sa gentile troppe ?
Il fault – Jodelle – il fault autre labour choisir,

Que celuy de la Muse, à qui veult qu'on l'avance :
Car quel loyer veuls-tu avoir de ton plaisir,
Puis que le plaisir mesme en est la recompense ?

CLIV

Si tu m'en crois – Baïf – tu changeras Parnasse
Au palais de Paris, Helicon au parquet,
Ton laurier en un sac, et ta lyre au caquet
De ceulx qui pour serrer, la main n'ont jamais lasse.

C'est à ce mestier là, que les biens on amasse,
Non à celuy des vers : où moins y a d'acquêt,
Qu'au mestier d'un boufon, ou celuy d'un naquet,
Fy du plaisir – Baïf – qui sans profit se passe.

Laissons donq, je te pry, ces babillardes Sœurs,
Ce causeur Apollon, et ces vaines douceurs,
Qui pour tout leur tresor n'ont que des lauriers verds.

Au choses de profit, ou celles qui font rire,
Les grands ont aujourd'hui les oreilles de cire,
Mais ilz les ont de fer, pour escouter les vers.

CLV

Thiard, qui as changé en plus grave escripture
Ton doux stile amoureux, Thiard, qui nous as fait
D'un Petrarque un Platon, et si rien plus parfait
Se trouve que Platon en la mesme nature :

Qui n'admire du ciel la belle architecture,
Et de tout ce qu'on voit les causes et l'effect,
Celuy vrayement doit estre un homme contrefait,
Lequel n'a rien d'humain, que la seule figure.

Contemplons donq – Thiard – ceste grand' voulte ronde,
Puis que nous sommes faits à l'exemple du monde :
Mais ne tenons les yeux si attachez en hault,

Que pour ne les baisser quelquefois vers la terre,
Nous soions en danger par le hurt d'une pierre
De nous blesser le pied, ou de prendre le sault.

CLVI

Par ses vers Teïens Belleau me fait aymer
Et le vin et l'amour : Baif, ta challe mie
Me fait plus qu'une royne une rustique amie,
Et plus qu'une grand' ville un village estimer.

Le docte Pelletier fait mes flancz emplumer,
Pour voler jusqu'au ciel avec son Uranie :
Et par l'horrible effroy d'une estrange armonie
Ronsard de pié en cap hardy me fait armer.

Mais je ne sçay comment ce Demon de Jodelle
– Demon est-il vrayment, car d'une voix mortelle
Ne sortent point ses vers – tout soudain que je l'oy,

M'aiguillonne, m'espoingt, m'espoüante, m'affolle,
Et comme Apollon fait de sa prestresse folle,
A moymesmes m'ostant, me ravit tout à soy.

CLVII

En-ependant – Clagny – que de mil argumens
Variant le desseing du royal edifice,
Tu vas renouvelant d'un hardy frontispice
La superbe grandeur des plus vieux monumens,

Avec d'autres compaz, et d'autres instrumens,
Fuiant l'ambition, l'envie, et l'avarice,
Aux Muses je bastis d'un nouvel artifice,
Un palais magnifique à quatre appartemens.

Les Latines auront un ouvrage Dorique
Propre à leur gravité, les Greques un Attique
Pour leur naifveté, les Françoises auront

Pour leur grave douceur une œuvre Ionienne,
D'ouvrage elaboré à la Corinthienne
Sera le corps d'hostel, où les Thusques seront.

CLVIII

De ce Royal palais, que bastiront mes doigts,
Si la bonté du Roy me fournit de matiere,
Pour rendre sa grandeur et beauté plus entiere,
Les ornemens seront de traicts et d'arcs turquois.

Là d'ordre flanc à flanc se voyront tous noz Roys,
Là se voyra maint Faune ; et Nymphes passagere,
Sur le portail sera la Vierge forestiere,
Aveques son croissant, son arc, et son carquois.

L'appartement premier Homere aura pour marque,
Virgile le second, le troisieme Petrarque,
Du surnom de Ronsard le quatrieme on dira.

Chacun aura sa forme et son architecture,
Chacun ses ornemens, sa grace et sa peinture,
Et en chacun – Clagny – ton beau nom se lira.

CLIX

De vostre Dianet – de vostre nom j’apelle
Vostre maison d’Anet – la belle architecture,
Les marbres animez, la vivante peinture,
Qui la font estimer des maisons la plus belle

Les beaux lambriz dorez, la luisante chappelle,
Les superbes dongeons, la riche couverture,
Le jardin tapissé d’éternelle verdure,
Et la vive fontaine à la source immortelle :

Ces ouvrages – Madame – à qui bien les contemple,
Rapportant de l’antiq’ le plus parfait exemple,
Monstrent un artifice, et despence admirable.

Mais ceste grand’ douceur jointe à ceste haultesse,
Et cet Astre benin joint à ceste sagesse,
Trop plus que tout cela vous font esmerveillable.

CLX

Entre tous les honneurs, dont en France est cogneu
Ce renommé Bertran, des moindres n'est celuy
Que luy donne la Muse, et qu'on dise de luy,
Que par luy un Salel soit riche devenu.

Toy donc à qui la France a des-ja retenu
L'un de ses plus beaux lieux, comme seul aujourdhuy
Où les arts ont fondé leur principal appuy,
Quant au lieu qui t'attend tu seras parvenu :

Fay que de ta grandeur ton Magny se resente,
A fin que si Bertran de son Salel se vante,
Tu te puisses aussi de ton Magny vanter.

Tous deux sont Quercinois, tous deux bas de stature,
Et ne seroient pas moins semblables d'écriture,
Si Salel avoit sceu plus doucement chanter.

CLXI

Prelat, à qui les cieulx ce bon heur ont donné
D'estre aggreable aux Roys, Prelat dont la prudence
Par les degrez d'honneur a mis en evidence,
Que pour le bien publiq' Dieu t'avoit ordonné.

Prelat, sur tous prelatz sage, et bien fortuné,
Prelat garde des loix, et des seaulx de la France,
Digne que sur ta foy repose l'assurance
D'un Roy le plus grand Roy qui fut onq couronné :

Devant que t'avoir veu j'honorois ta sagesse,
Ton sçavoir, ta vertu, ta grandeur, ta largesse,
Et si rien entre nous se doit plus honorer :

Mais ayant esprouvé ta bonté nompareille,
Qui souvent m'a presté si doucement l'oreille,
Je souhaite qu'un jour je te puisse adorer.

CLXII

Après s'estre basty sus les murs de Carthage
Un sepulchre eternel, Scipion irrité
De voir à sa vertu ingrate sa cité,
Se banit de soymesme en un petit village.

Tu as fait – Olivier – mais d'un plus grand courage,
Ce que fit Scipion en son adversité,
Laissant durant le cours de ta felicité
La court, pour vivre à toy le reste de ton aage.

Le bruit de Scipion maint coursaire attiroit
Pour contempler celuy que chacun admiroit,
Bien qu'il fust retiré en son petit Linterne.

On te fait le semblable : admirant ta vertu,
D'avoir laissé la court, et ce monstre testu,
Ce peuple qui ressemble à la beste de Lerne.

CLXIII

Il ne fault point – Duthier – pour mettre en evidence
Tant de belles vertus, qui reluisent en toy,
Que je te rende icy l'honneur que je te doy,
Celebrant ton sçavoir, ton sens, et ta prudence.

Le bruit de ta vertu est tel, que l'ignorance
Ne le peult ignorer : et qui loüe le Roy,
Il fault qu'il loüe encor' ta prudence, et ta foy :
Car ta gloire est conjointe à la gloire de France.

Je diray seulement que depuis noz ayeux
La France n'a point veu un plus laborieux
En sa charge que toy, et qu'autre ne se treuve

Plus courtois, plus humain, ne qui ait plus de soing
De secourir l'amy à son plus grand besoing.
J'en parle seurement, car j'en ay fait l'espreuve.

CLXIV

Combien que ton Magny ait la plume si bonne,
Si prendrois-je avec luy de tes vertus le soing,
Sachant que Dieu, qui n'a de noz presens besoing,
Demande les presens de plus d'une personne.

Je dirois ton beau nom, qui de luy mesme sonne
Ton bruit parmy la France, en Itale, et plus loing :
Et dirois que Henry est luymesmes tesmoing,
Combien un Avanson avance sa couronne.

Je dirois ta bonté, ta justice, et ta foy,
Et mille autres vertus qui reluisent en toy,
Dignes qu'un seul Ronsard les sacre à la Memoire :

Mais sentant le soucy qui me presse le doz,
Indigne je me sens de toucher à ton loz,
Sachant que Dieu ne veult qu'on prophane sa gloire.

CLXV

Quand je voudray sonner de mon grand Avanson
Les moins grandes vertus, sur ma chorde plus basse
Je diray sa faconde, et l'honneur de sa face,
Et qu'il est des neuf Sœurs le plus cher nourrisson.

Quand je voudray toucher avec un plus hault son
Quelque plus grand' vertu, je chanteray sa grace,
Sa bonté, sa grandeur, qui la justice embrasse,
Mais là je ne mettray le but de ma chanson.

Car quand plus hautement je sonneray sa gloire,
Je diray que jamais les filles de Memoire
Ne diront un plus sage, et vertueux que luy,

Plus prompt à son devoir, plus fidèle à son Prince,
Ne qui mieulx s'accommode au regne d'aujourdhuy,
Pour servir son Seigneur en estrange province.

CLXVI

Combien que ta vertu, – Poulin – soit entendue
Par tout ou des François le bruit est entendu,
Et combien que ton nom soit au large estendu
Autant que la grand' mer est au large estendue :

Si fault il toutefois que Bellay s'esvertue,
Aussi bien que la mer, de bruire ta vertu,
Et qu'il sonne de toy avec' l'ærain tortu
Ce que sonne Triton de sa trompe tortue.

Je diray que tu es le Tiphys du Jason,
Qui doit par ton moyen conquerir la toison,
Je diray ta prudence, et ta vertu notoire :

Je diray ton pouvoir oui sur la mer s'estent,
Et que les Dieux marins te favorisent tant,
Que les terrestres Dieux sont jalouuz de ta gloire.

CLXVII

Sage De-l'hospital, qui seul de nostre France
Rabaisses aujourdhuy l'orgueil Italien,
Et qui nous monstres seul d'un art Horatien
Comme il fault chastier le vice et l'ignorance :

Si je voulois loüer ton sçavoir, ta prudence,
Ta vertu, ta bonté, et ce qu'est vrayment tien,
A tes perfections je n'adjousterois rien,
Et pauvre me rendroit la trop grand' abondance.

Et, qui pourroit, bons dieux ! faire plus digne foy
Des rares qualitez qui reluisent en toy,
Que ceste autre Pallas, ornement de nostre aage ?

Ainsi jusqu'aujourdhuy, ainsi encor' voit-on
Estre tant renommé le maistre de Platon,
Pour ce qu'il eut d'un Dieu la voix pour tesmoignage.

CLXVIII

Nature à vostre naistre heureusement feconde,
Prodigue vous donna tout son plus et son mieux,
Soit ceste grand' douceur qui luit dedans voz yeux,
Soit ceste majesté disertement faconde.

Vostre rare vertu, qui n'a point de seconde,
Et vostre esprit ælé, qui voisine les cieulx,
Vous ont donné le lieu le plus prochain des Dieux,
Et la plus grand' faveur du plus grand Roy du monde.

Bref, vous avez tout seul tout ce qu'on peult avoir
De richesse, d'honneur, de grace, et de sçavoir,
Que voulez-vous donq plus esperer d'avantage ?

Le libre jugement de la posterité,
Qui encor' qu'ell' assigne au ciel vostre partage,
Ne vous donnera pas ce qu'avez merité.

CLXIX

La fortune – Prelat – nous voulant faire voir.
Ce qu'elle peult sur nous, a choisi de nostre aage
Celuy qui de vertu, d'esprit, et de courage
S'estoit le mieulx armé encontre son pouvoir.

Mais la vertu qui n'est apprise à s'esmouvoir,
Non plus que le rocher se meut contre l'orage,
Dontera la fortune, et contre son outrage
De tout ce qui luy fault se sçaura bien pourvoir.

Comme ceste vertu immuable demeure,
Ainsi le cours du ciel se change d'heure en heure.
Aidez vous donq – Seigneur – de vous mesme au besoing,

Et joyeux attendez la saison plus prospere,
Qui vous doit ramener vostre oncle et vostre frere :
Car et d'eux et de vous le ciel a pris le soing.

CLXX

Ce n'est pas sans propoz qu'en vous le ciel a mis
Tant de beautez d'esprit, et de beautez de face,
Tant de royal honneur, et de royale grace,
Et que plus que cela vous est encor promis.

Ce n'est pas sans propoz que les Destins amis
Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,
Soit par droit d'alliance, ou soit par droit de race,
Vous ont par leurs arrestz trois grans peuples soubmis.

Ilz veulent que par vous la France, et l'Angleterre
Changent en longue l'hereditaire guerre.
Qui a de pere en filz si longuement duré :

Ilz veulent que par vous la belle vierge Astree
En ce Siecle de fer reface encor' entree,
Et qu'on revoye encor le beau Siecle doré.

CLXXI

Muse, qui autrefois chantas la verde olive,
Empenne tes deux flancs d'une plume nouvelle,
Et te guindant au ciel aveques plus haute ælle,
Vole où est d'Apollon la belle plante vive.

Laisse – mon cher souci – la paternelle rive,
Et portant desormais une charge plus belle,
Adore ce hault nom, dont la gloire immortelle
De nostre pole arctiq' à l'autre pole arrive.

Loüe l'esprit divin, le courage indontable,
La courtoise douceur, la bonté charitable,
Qui soustient la grandeur, et la gloire de France.

Et dy, ceste Princesse et si grande et si bonne,
Porte dessus son chef de France la couronne :
Mais dy cela si hault, qu'on l'entende à Florence.

CLXXII

Digne filz de Henry, nostre Hercule Gaulois,
Nostre second espoir, qui portes sus ta face
Retraicte au naturel la maternelle grace,
Et gravee en ton cœur la vertu de Vallois :

Cependant que le ciel, qui ja dessous tes loix
Trois peuples a soubmis, armera ton audace
D'une plus grand' vigueur, suy ton pere à la trace,
Et apprens à donter l'Espagnol, et l'Anglois.

Voicy de la vertu la penible montee,
Qui par le seul travail veult estre surmontée :
Voilà de l'autre part le grand chemin battu,

Où au sejour du vice on monte sans eschelle.
Deça – Seigneur – deça, où la vertu t'appelle,
Hercule se fit Dieu par la seule vertu.

CLXXIII

La Grecque poésie orgueilleuse se vante
Du loz qu'à son Homere Alexandre donna,
Et les vers que Cesar de Virgile sonna,
La Latine aujourdhuy les chante et les rechte.

La Françoisse qui n'est tant que ces deux sçavante
Comme qui son Homere et son Virgile n'a,
Maintient que le Laurier qui François couronna,
Baste seul pour la rendre à tout jamais vivante.

Mais les vers qui l'ont mise encor' en plus hault pris,
Sont les vostres – Madame – et ces divins escripts
Que mourant nous laissa la Royne vostre mere.

O poésie heureuse, et bien digne des Roys,
De te pouvoir vanter des escripts Navarrois,
Qui t'honnorent trop plus qu'un Virgile ou Homere !

CLXXIV

Dans l'enfer de son corps mon esprit attaché
– Et cet enfer, Madame, a esté mon absence –
Quatre ans et d'avantage a fait la penitence
De tous les vieux forfaits dont il fut entaché.

Ores graces aux Dieux, ore' il est relaché
De ce penible enfer, et par vostre presence
Reduit au premier point de sa divine essence,
A dechargé son doz du fardeau de peché :

Ores sous la faveur de voz graces prisees,
Il jouit du repoz des beaux champs Elysees,
Et si n'a volonté d'en sortir jamais hors.

Donques, de l'eau d'oubly ne l'abbreuvez Madame,
De peur qu'en la beuvant nouveau desir l'enflamme,
De retourner encor dans l'enfer de son corps.

CLXXV

Non pource qu'un grand Roy ait esté vostre pere,
Non pour vostre degré, et royale haulteur
Chacun de vostre nom veult estre le chanteur,
Ni pource qu'un grand Roy soit ores vostre frere.

La nature qui est de tous commune mere,
Vous fit naistre – Madame – aveques ce grand heur,
Et ce qui accompagne une telle grandeur,
Ce sont souvent des dons de fortune prospere.

Ce qui vous fait ainsi admirer d'un chacun,
C'est ce qui est tout vostre, et qu'avec vous commun
N'ont tous ceulx-là qui ont couronnes sur leurs testes :

Ceste grace, et douceur, et ce je ne sçay quoy,
Que quand vous ne seriez fille, ni sœur de Roy,
Si vous jugeroit-on estre ce que vous estes.

CLXXVI

Esprit royal, qui prens de lumiere eternelle
Ta seule nourriture, et ton accroissement,
Et qui de tes beaux raiz en nostre entendement
Produis ce hault desir, qui au ciel nous r'appelle,

N'apperçoy-tu combien par ta vie estincelle
La vertu luit en moy ? n'as-tu point sentiment
Par l'œil, l'ouïr, l'odeur, le goust, l'attouchement,
Que sans toy ne reluit chose aucune mortelle ?

Au seul object divin de ton image pure
Se meut tout mon penser, qui par la souvenance
De ta haulte bonté tellement se r'assure,

Que l'ame et le vouloir ont pris mesme assurance
– Chassant tout appetit et toute vile cure –
De retourner au lieu de leur premiere essence.

CLXXVII

Si la vertu qui est de nature immortelle,
Comme immortelles sont les semences des cieulx,
Ainsi qu'à noz esprits, se monstroit à noz yeux,
Et noz sens hebetez estoient capables d'elle,

Non ceulx-là seulement qui l'imaginent telle,
Et ceulx ausquelz le vice est un monstre odieux,
Mais on verroit encor les mesmes vicieux
Epris de sa beauté, des beautez la plus belle.

Si tant aymable donc seroit ceste vertu
A qui la pourroit voir : Vineus, t'esbahis-tu
Si j'ay de ma Princesse au cœur l'image empreinte ?

Si sa vertu j'adore, et si d'affection
Je parle si souvent de sa perfection,
Veu que la vertu mesme en son visage est peinte ?

CLXXVIII

Quand d'une douce ardeur doucement agité
J'userois quelquefois en loüant ma Princesse
Des termes d'adorer, de celeste, ou deesse,
Et ces tiltres qu'on donne à la Divinité,

Je ne craindrois – Melin – que la posterité
Appellast pour cela ma Muse flateresse :
Mais en louant ainsi sa royale haultesse,
Je craindrois d'offenser sa grande humilité.

L'antique vanité aveques telz honneurs
Souloit idolatrer les Princes et Seigneurs :
Mais le Chrestien qui met ces termes en usage,

Il n'est pas pour cela idolatre ou flateur,
Car en donnant de tout la gloire au Createur,
Il loüe l'ouvrier mesme, en loüant son ouvrage.

CLXXIX

Voyant l'ambition, l'envie, et l'avarice,
La rancune, l'orgueil, le desir aveuglé,
Dont cet aage de fer de vices tout rouglé
A violé l'honneur de l'antique justice :

Voyant d'une autre part la fraude, la malice,
Le procez immortel, le droit mal conseillé :
Et voyant au milieu du vice dereigné
Ceste royale fleur, qui ne tient rien du vice,

Il me semble – Dorat – voir au ciel revolez
Des antiques vertuz les escadrons ælez
N'ayans rien delaissé de leur saison doree

Pour reduire le monde à son premier printemps,
Fors ceste Marguerite, honneur de nostre temps,
Qui comme l'esperance, est seule demeuree.

CLXXX

De quelque autre subject, que j'escrive, Jodelle,
Je sens mon cœur transi d'une morne froideur,
Et ne sens plus en moy ceste divine ardeur,
Qui t'enflamme l'esprit de sa vive estincelle.

Seulement quand je veulx toucher le loz de celle
Qui est de nostre siecle et la perle, et la fleur,
Je sens revivre en moy ceste antique chaleur,
Et mon esprit lassé prendre force nouvelle.

Bref, je suis tout changé, et si ne sçay comment,
Comme on voit se changer la vierge en un moment,
A l'approcher du Dieu qui telle la fait estre.

D'où vient cela, Jodelle ? il vient, comme je croy,
Du subject, qui produict naïvement en moy
Ce que par art contraint les autres y font naistre.

CLXXXI

Ronsard, j'ay veu l'orgueil des Colosses antiques,
Les theatres en rond ouvers de tous costez,
Les columnes, les arcz, les hauls temples voutez,
Et les sommets pointus des carrez obelisques.

J'ay veu des Empereurs les grands thermes publiques,
J'ay veu leurs monuments que le temps a dontez,
J'ay veu leurs beaux palais que l'herbe a surmontez
Et des vieux murs Romains les pouldreuses reliques.

Bref, j'ay veu tout cela que Rome a de nouveau,
De rare, d'excellent, de superbe, et de beau,
Mais je n'y ay point veu encores si grand' chose

Que ceste Marguerite, où semble que les cieux
Pour effacer l'honneur de tous les siecles vieux
De leurs plus beaux presens ont l'excellence enclose.

CLXXXII

Je ne suis pas de ceulx qui ro bent la louange,
Fraudant indignement les hommes de valeur,
Ou qui changeant la noire à la blanche couleur
Sçavent, comme lon dit, faire d'un diable un ange.

Je ne fay point valoir, comme un tresor estrange,
Ce que vantent si hault noz marcadants d'honneur,
Et si ne cherche point que quelque grand seigneur
Me baille pour des vers des biens en contr'eschange.

Ce que je quiers – Gournay – de ceste sœur de Roy,
Que j'honnore, revere, admire comme toy,
C'est que de la loüer sa bonté me dispense,

Puis qu'elle est de mes vers le plus loüable object :
Car en loüant – Gournay – si louable subject,
Le loz que je m'acquier, m'est trop grand' recompense.

CLXXXIII

Morel, quand quelquefois je perds le temps à lire
Ce que font aujourd'hui nos trafiqueurs d'honneurs,
Je ry de voir ainsi desguiser ces Seigneurs,
Desquelz – comme lon dit – ilz font comme de cire.

Et qui pourroit, bons dieux ! se contenir de rire
Voyant un corbeau peint de diverses couleurs,
Un pourceau couronné de roses et de fleurs,
Ou le pourtrait d'un asne accordant une lyre ?

La loüange, à qui n'a rien de loüable en soy,
Ne sert que de le faire à tous monstrier au doy,
Mais elle est le loyer de cil qui la merite.

C'est ce qui fait – Morel – que si mal volontiers
Je diz ceulx dont le nom fait rougir les papiers,
Et que j'ay si frequent celuy de Marguerite.

CLXXXIV

Celuy qui de plus près atteint la Deité,
Et qui au ciel – Bouju – vole de plus haulte ælle,
C'est celuy qui suivant la vertu immortelle
Se sent moins du fardeau de nostre humanité.

Celuy qui n'a des Dieux si grand felicité,
L'admire toutefois comme une chose belle,
Honore ceulx qui l'ont, se monstre amoureux d'elle,
Il a le second ranc, ce semble, merité.

Comme au premier je tends d'ælle trop foible et basse,
Ainsi je pense avoir au second quelque place :
Et comment puis-je mieulx le second meriter,

Qu'en louant ceste fleur, dont le vol admirable
Pour gagner du premier le lieu plus honorable,
Ne laisse rien icy qui la puisse imiter ?

CLXXXV

Quand ceste belle fleur premierement je vy ;
Qui nostre aage de fer de ses vertuz redore,
Bien que sa grand' valeur je ne cogneusse encore,
Si fus-je en la voyant de merueille ravy.

Depuis ayant le cours de Fortune suivy
Où le Tybre tortu de jaune se colore,
Et voyant ces grands dieux que l'ignorance adore,
Ignorans, vicieux, et meschans à l'envy :

Alors – Forget – alors ceste erreur ancienne
Qui n'avoit bien cogneu ta Princesse et la mienne,
La venant à revoir, se dessilla les yeux :

Alors je m'apperçeu qu'ignorant son merite
J'avois, sans la cognoistre, admiré Marguerite,
Comme, sans les cognoistre, on admire les cieux.

CLXXXVI

La jeunesse – Du-val – jadis me fit escrire
De cet aveugle archer, qui nous aveugle ainsi :
Puis fasché de l'Amour, et de sa mere aussi,
Les louanges des Roys j'accorday sur ma lyre.

Ores je ne veulx plus telz arguments eslire,
Ains je veulx, comme toy, poingt d'un plus hault souci,
Chanter de ce grand Roy, dont le grave sourci
Fait trembler le celeste, et l'inferral empire.

Je veulx chanter de Dieu. Mais pour bien le chanter,
Il fault d'un avant-jeu ses louanges tenter,
Loüant, non la beauté de ceste masse ronde,

Mais cete fleur, qui tient encor' un plus beau lieu :
Car comme elle est – Du-val – moins parfaite que Dieu,
Aussi l'est elle plus que le reste du monde.

CLXXXVII

Bucanan, qui d'un vers aux plus vieux comparable
Le surnom de Sauvage ostes à l'Ecossois,
Si j'avois Apollon facile en mon François,
Comme en ton Grec tu l'as, et Latin favorable,

Je ne ferois monter, spectacle miserable,
Dessus un echafault les miseres des Roys,
Mais je rendrois par tout d'une plus douce voix
Le nom de Marguerite aux peuples admirable :

Je dirois ses vertuz, et dirois que les cieux
L'ayant fait naistre icy d'un temps si vicieux
Pour estre l'ornement, et la fleur de son aage,

N'ont moins en cet endroit demonstré leur sçavoir,
Leur pouvoir, leur vertu, que les Muses d'avoir
Fait naistre un Bucanan de l'Ecosse sauvage.

CLXXXVIII

Paschal, je ne veulx point Juppiter assommer,
Ny comme fit Vulcan, luy rompre la cervelle,
Pour en tirer dehors une Pallas nouvelle,
Puis qu'on veult de ce nom ma Princesse nommer.

D'un effroyable armet je ne la veulx armer,
Ny de ce que du nom d'une chevre on appelle,
Et moins pour avoir veu sa Gorgonne cruelle,
Veulx-je en nouveaux cailloux les hommes transformer.

Je ne veulx deguiser ma simple poësie
Sous le masque emprunté d'une fable moisie,
Ny souiller un beau nom de monstres tant hideux :

Mais suivant, comme toy, la veritable histoire,
D'un vers non fabuleux je veulx chanter sa gloire
A nous, à nos enfans, et ceulx qui naistront d'eulx.

CLXXXIX

Cependant – Pelletier – que dessus ton Euclide
Tu montres ce qu'en vain ont tant cherché les vieux,
Et qu'en despit du vice, et du siecle envieux
Tu te guindes au ciel comme un second Alcide :

L'amour de la vertu, ma seule et seure guide,
Comme un cygne nouveau me conduit vers les cieux,
Où en despit d'envie, et du temps vicieux,
Je rempliz d'un beau nom ce grand espace vide.

Je voulois comme toy les vers abandonner,
Pour à plus hault labeur plus sage m'addonner :
Mais puis que la vertu à la loüer m'appelle,

Je veulx de la vertu les honneurs raconter :
Aveques la vertu je veulx au ciel monter.
Pourrois-je au ciel monter aveques plus haulte ælle ?

CXC

Dessous ce grand François, dont le bel astre luit
Au plus beau lieu du ciel, la France fut enceinte
Des lettres et des arts, et d'une troppe sainte
Que depuis sous Henry feconde elle a produit :

Mais elle n'eut plus-tost fait monstre d'un tel fruit,
Et plus-tost ce beau part n'eut la lumiere atteincte,
Que je ne sçay comment sa clairte fut esteincte
Et vid en mesme temps et son jour et sa nuict.

Helicon est tary, Parnasse est une plaine,
Les lauriers sont seichez, et France autrefois pleine
De l'esprit d'Apollon, ne l'est plus que de Mars.

Phœbus s'en fuit de nous, et l'antique ignorance
Sous la faveur de Mars retourne encore en France,
Si Pallas ne defend les lettres et les arts.

CXCI

Sire, celuy qui est, a formé toute essence
De ce qui n'estoit rien. C'est l'œuvre du Seigneur :
Aussi tout honneur doit flechir à son honneur,
Et tout autre pouvoir ceder à sa puissance.

On voit beaucoup de Roys, qui sont grands d'apparence,
Mais nul, tant soit il grand, n'aura jamais tant d'heur
De pouvoir à la vostre egaler sa grandeur :
Car rien n'est apres Dieu si grand qu'un Roy de France.

Puis donc que Dieu peult tout, et ne se trouve lieu
Lequel ne soit encloz sous le pouvoir de Dieu,
Vous, de qui la grandeur de Dieu seul est enclose,

Elargissez encor sur moy vostre pouvoir,
Sur moy, qui ne suis rien : à fin de faire voir,
Que de rien un grand Roy peult faire quelque chose.